

# **Vous serez saints car je suis saint**

## **Une approche pratique du livre de Lévitique**

**David Shutes**

[version : décembre 2012]

### **Table des matières :**

Avant-propos.....	1
Chapitre 1 : Comment lire Lévitique ?.....	2
<b>Première section : Lévitique 1 à 7 – Les sacrifices et les offrandes</b>	
Chapitre 2 : Trois types de sacrifices.....	5
Chapitre 3 : Les holocaustes (Lévitique 1).....	9
Chapitre 4 : Les offrandes (Lévitique 2).....	14
Chapitre 5 : Les sacrifices de communion (Lévitique 3).....	17
Chapitre 6 : Les sacrifices pour le péché (Lévitique 4.1 à 5.13).....	19
Chapitre 7 : Les sacrifices de culpabilité (Lévitique 5.14-26).....	25
Chapitre 8 : Instructions supplémentaires (Lévitique 6 et 7).....	28
<b>Deuxième section : Lévitique 8 à 10 – Récit historique de l'instauration du sacerdoce</b>	
Chapitre 9 : L'investiture des sacrificateurs lévitiques (Lévitique 8).....	35
Chapitre 10 : Les débuts du sacerdoce lévitique (Lévitique 9 et 10).....	42
<b>Troisième section : Lévitique 11 à 15 – Distinguer ce qui est pur de ce qui ne l'est pas</b>	
Chapitre 11 : Les animaux purs et impurs (Lévitique 11).....	47
Chapitre 12 : L'impureté relative à la naissance (Lévitique 12).....	52
Chapitre 13 : La lèpre comme source d'impureté (Lévitique 13).....	54
Chapitre 14 : Purifié de la lèpre (Lévitique 14).....	59
Chapitre 15 : Les impuretés relatives à la sexualité (Lévitique 15).....	66
<b>Quatrième section : Lévitique 16 – Comment s'approcher de Dieu</b>	
Chapitre 16 : Le jour des expiations (Lévitique 16).....	70
<b>Cinquième section : Lévitique 17 à 20 – L'obéissance aux commandements de Dieu</b>	
Chapitre 17 : Les animaux sacrifiés à Dieu seul (Lévitique 17).....	75
Chapitre 18 : La fidélité sexuelle (Lévitique 18).....	78
Chapitre 19 : L'obéissance, la sainteté et l'amour (Lévitique 19).....	84
Chapitre 20 : (Lévitique 20)	
<b>Sixième section : Lévitique 21 à 22 – La sainteté dans le service pour Dieu.</b>	
Chapitre 21 : (Lévitique 21)	
Chapitre 22 : (Lévitique 22)	
<b>Septième section : Lévitique 23 à 25 – Se souvenir de la provision de Dieu.</b>	
Chapitre 23 : (Lévitique 23)	
Chapitre 24 : (Lévitique 24)	
Chapitre 25 : (Lévitique 25)	
<b>Huitième section : Lévitique 26 – Résultat de l'obéissance et de la désobéissance.</b>	
Chapitre 26 : (Lévitique 26)	
<b>Neuvième section : Lévitique 27 – Appendice : les finances du culte.</b>	
Chapitre 27 : (Lévitique 27)	

Annexe : le schéma de l'ensemble du livre

## Avant-propos

Cet ouvrage ne se veut pas, à proprement parler, un « commentaire » dans le sens classique du terme. Le but visé n'est pas vraiment technique, mais plutôt pastoral, en vue de comprendre l'application à la piété personnelle. De ce fait, il y aura des passages qui sont à peine commentés. D'autres serviront de support pour des réflexions bien plus longues ne relevant pas directement du texte. Pour les spécialistes cherchant le sens précis de telle ou telle tournure de l'hébreu, ou le sens théologique particulier de tel rite, il existe déjà de très bons commentaires rigoureux et techniques sur le livre de Lévitique. Le présent ouvrage est plus une « vulgarisation », visant l'application pratique dans la vie chrétienne. S'il est un commentaire, il est un commentaire sur l'**application** des principes de ce livre à la vie spirituelle et personnelle du croyant et non un commentaire détaillé sur le texte lui-même.

Cette approche découle du besoin constaté dans les églises. Peu de croyants savent apprécier Lévitique. Il est vu justement comme un livre trop abstrait, sans rapport particulier avec la vie chrétienne de tous les jours. Une étude trop technique, trop portée sur le texte hébraïque ou sur les modalités précises des rites, risquerait fort d'accentuer cette impression. Cela tendrait à confirmer que Lévitique n'est, justement, que pour les spécialistes. De ce fait, une telle approche n'apporterait que très peu à l'édification de l'Église de Jésus-Christ.

Lévitique est, pourtant, un livre très pratique, y compris pour le croyant d'aujourd'hui. Il est, d'une part, le livre de la Bible qui met le plus en avant la nature et l'importance de la sainteté dans la vie du croyant. D'autre part, les rites qui y sont décrits illustrent de façon magnifique les principes les plus importants de la vie spirituelle. Mon but ici est donc d'encourager, et non de décourager, l'étude du livre. « Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile... » Y compris, donc, Lévitique. Mon souhait est qu'à travers ces réflexions sur Lévitique, les croyants puissent découvrir que même ce livre si redoutable est effectivement utile. Il n'est pas réservé pour les spécialistes et les théologiens. Au contraire, il contient des richesses pour l'instruction et l'édification de chacun.

Aux lecteurs de décider, à travers ces pages, si j'ai atteint le but. En tout cas, c'est cette optique qui est à l'origine de mon approche générale.

# Chapitre 1 : Comment lire Lévitique ?

Peu de livres de la Bible sont aussi repoussants que Lévitique, il faut l'avouer. Il se présente comme un manuel d'instruction pour un sacrificateur dans une forme religieuse tellement éloignée de nos habitudes qu'il nous est difficile de voir quel rapport il peut avoir avec la vie « réelle ». En plus, il est typique du style des sacrificateurs dans son penchant pour les détails minutieux et barbaux. Tout au plus, il peut être utile pour les insomniaques, car quelques méditations dans Lévitique suffiront, normalement, pour endormir n'importe qui !

Pourtant, c'est de Lévitique chapitre 19 que vient une des phrases les plus célèbres et les plus pratiques de la foi chrétienne : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (verset 18). Si cet enseignement, qui est devenu un des aspects principaux de la foi, vient de Lévitique, il y a peut-être plus d'utilité dans ce livre qu'on ne le pense couramment. Le tout, c'est de savoir comment l'aborder.

La clé, me semble-t-il, se trouve dans le principe annoncé dans Hébreux 10.1, qui nous dit : « La loi, en effet, possède une ombre des biens à venir et non pas l'exacte représentation des réalités. » Lévitique est « la loi » par excellence. Très, très peu de récits historiques se trouvent dans ce livre. Il est composé presque entièrement d'instructions relatives à la religion juive. Il convient, donc, de l'aborder comme « une ombre des biens à venir » plutôt que de s'attacher outre mesure aux détails littéraux qui, effectivement, ne se pratiquent plus de nos jours.

Cela ne veut pas dire qu'il faut voir Lévitique comme une allégorie. Ce livre a réellement été le compilé des instructions de base pour les sacrificateurs de la religion juive, pendant quelques 1500 ans. Toutefois, sans en faire une **allégorie**, on peut bien voir ces pratiques et ces instructions comme des **illustrations** de principes spirituels qui restent valables. De ce fait, nous pouvons profiter des instructions dans Lévitique pour mieux comprendre le sens de certains aspects de la vie chrétienne.

Notamment, il est important de se souvenir du principe de 1 Pierre 2.5, repris également dans d'autres textes du Nouveau Testament : « Et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, édifiez-vous pour former une maison spirituelle, un saint sacerdoce, en vue d'offrir des victimes spirituelles, agréables à Dieu par Jésus-Christ. » L'église de Jésus-Christ forme un sacerdoce, dont chaque croyant fait partie. Cette doctrine du sacerdoce universel était très cher au cœur des réformateurs et reste une des fondations de la foi chrétienne, surtout parmi les Protestants.

Toutefois, la doctrine du sacerdoce universel est souvent réduite à la simple liberté qu'à chaque croyant de s'approcher de Dieu, sans passer par un intermédiaire ecclésiastique. Cela n'est pas faux, mais ce n'est pas la totalité de l'enseignement de la Bible sur le sujet. Être des sacrificateurs pour Dieu, c'est beaucoup plus que la liberté de s'approcher de lui. « La loi possède une ombre des biens à venir. » Un des biens spirituels qui se manifeste dans l'église de Jésus Christ, c'est ce sacerdoce universel. La loi de Moïse, particulièrement dans le livre de Lévitique, possède une « ombre » de cette réalité spirituelle, une image, une illustration, dans le sacerdoce lévitique.

Le livre de Lévitique va donc nous illustrer, de maintes et maintes façons différentes, en quoi consiste le rôle de sacrificateur. Dans Lévitique, nous verrons cela sous l'angle de « l'ombre » qu'était la loi dans l'Ancien Testament. A la pleine lumière du Nouveau Testament, nous sommes appelés à comprendre la réalité dont ces rites étaient l'illustration.

Le rôle principal des sacrificateurs, d'après Lévitique 10.10-11, est double. Les sacrificateurs sont appelés à être en pleine possession de leurs facultés « afin que vous puissiez distinguer ce qui est saint de ce qui est profane, ce qui est pur de ce qui est impur ; et enseigner aux Israélites toutes les prescriptions que l'Éternel leur a données par l'intermédiaire de Moïse. » Tout d'abord, le sacrificateur doit pouvoir distinguer pour lui-même ce qui est saint et ce qui ne l'est pas. Ensuite, il doit communiquer au peuple autour de lui comment marcher avec Dieu.

La sainteté n'est pas à la mode de nos jours. Dans nos églises, nous parlons bien plus volontiers de la joie, de l'épanouissement, des bénédictions, de la louange, même de l'évangélisation, que de la sainteté. Pourtant, ce double but des sacrificateurs – vivre la sainteté et communiquer au peuple le message de la vie dans la sainteté – est une « ombre » de la réalité spirituelle que nous vivons en Christ. Si le Nouveau Testament considère le sacerdoce comme une image de l'église de Jésus Christ, c'est que « le peuple autour de nous » correspond à l'ensemble du monde. Autrement dit, Israël dans l'Ancien Testament est une sorte de « microcosme » du monde entier. Tout comme l'ensemble de la race humaine que Dieu a créé, tout le peuple était censé appartenir à Dieu et marcher avec lui. Les sacrificateurs étaient appelés à leur montrer comment et, en vivant eux-mêmes cette sainteté, donner aussi envie de le faire.

Cela donne une dimension toute nouvelle à l'idée du sacerdoce universel des croyants. Si par ce terme nous comprenons uniquement la possibilité qu'à chaque croyant de s'approcher de Dieu, c'est que nous nous préoccupons essentiellement de

nos **avantages**, en tant que sacrificateurs, plus que de nos **responsabilités**. Mais ces responsabilités font partie du rôle des sacrificateurs et elles sont énormes. Une des raisons principales de la faillite spirituelle presque continuelle d'Israël dans l'Ancien Testament était l'échec du sacerdoce.

Très tôt dans l'histoire d'Israël, les sacrificateurs ont cessé, pour la plupart, d'appliquer avec sérieux la loi de Dieu. Rares étaient ceux qui observaient les prescriptions de Dieu dans leurs fonctions sacerdotales et encore plus rares ceux qui cherchaient réellement à vivre cette sainteté eux-mêmes. La faillite spirituelle du sacerdoce lévitique est allée à un tel point que Dieu a dû confier à une tout autre catégorie de personnes, les prophètes, la responsabilité d'appeler son peuple à lui. (Et même les prophètes ont fini par se détourner de Dieu. Juste avant la destruction de Jérusalem par les Babyloniens, un prophète fidèle comme Jérémie était une telle exception à la règle que la plupart des Juifs estimaient que c'était lui qui était en tort, puisque son message ne s'accordait pas du tout avec ce que disait la quasi-totalité des prophètes. Tout cela, pourtant, est l'objet d'une étude qui n'est pas en rapport direct avec le livre de Lévitique.) L'homme naturel n'est pas enclin, en lui-même, à chercher la sainteté. Si ceux à qui Dieu a confié la responsabilité de sacrificateurs ne sont pas capables de faire découvrir au monde la nature et l'importance de la sainteté, le monde ne découvrira jamais la sainteté.

Malgré l'échec massif et historique du sacerdoce lévitique, il reste « une ombre des biens à venir. » Ce système ne pouvait pas conduire au salut, mais il n'est pas moins pour autant une illustration de ce qu'est la sainteté et du rôle de ceux qui sont appelés à vivre cette sainteté et à la communiquer au peuple qui en a tant besoin. Nous pouvons et devons donc étudier le livre de Lévitique afin de comprendre, à travers ses images, comment nous pouvons être des témoins efficaces de la sainteté de Dieu dans notre monde.

Il y a un autre avantage à ce livre qui mérite d'être soulevé. Il nous est très difficile, le plus souvent, de faire la différence dans la vie spirituelle entre la forme et le fond. Nous condamnons les Pharisiens d'avoir nié tout ce qui faisait la force de la loi de Dieu tout en s'attachant scrupuleusement à la lettre de cette loi, mais nous tombons tous facilement dans le même piège. Nous pensons que l'essentielle de la vie chrétienne se situe dans ce que nous faisons et ce que nous ne faisons pas, dans l'assiduité au culte, dans la prière, dans les offrandes, dans l'étude de la Bible. Il est incontestable que tout cela est essentiel dans une vie chrétienne, mais il devrait être évident en même temps que de tels éléments constituent la forme sous laquelle nous vivons notre foi et non la foi elle-même.

Lévitique va nous aider à mieux faire la part des choses, en nous montrant la vie avec Dieu sous une forme qui est très différente de ce dont nous avons l'habitude. Dieu n'a pas changé depuis cette époque. La sainteté n'a pas changé. Comme Paul le montre dans Romains chapitre 4, le salut a toujours été un don de la grâce de Dieu, un don que l'homme reçoit par la foi. Hébreux 9.15 nous montre même que c'est la mort de Christ qui a payé le prix du péché de ceux qui vivaient sous l'ancienne alliance. Même s'ils ne pouvaient pas le savoir, eux, le fond de leur spiritualité reposait sur l'œuvre de Christ.

Pourtant, justement parce qu'ils ne pouvaient pas savoir cela, Dieu leur a donné ces « ombres » afin de communiquer dans leur contexte les principes essentiels de la vie spirituelle, principes dont la réalité ne se manifesterait que bien plus tard, en Christ. Cela veut dire que, malgré la forme religieuse tellement distante de nos habitudes, la spiritualité fondamentale est la même. La loi de l'Ancien Testament a été donnée par Dieu lui-même. Le message de la grâce en Jésus, dans le Nouveau Testament, a aussi été donné par Dieu lui-même, sans que Dieu ait « changé d'avis ».

La comparaison entre les rites lévitiqes et la foi chrétienne du Nouveau Testament nous permet donc de regarder la même marche avec Dieu sous deux formes différentes. Les croyants du Nouveau Testament peuvent comprendre, en Jésus, l'origine et l'étendue de la grâce qui sauve le pécheur. Les croyants de l'Ancien Testament avaient, dans les principes lévitiqes, une « ombre » de cette même grâce. Mais, d'après l'apôtre Paul dans Romains 4, il vivaient le même salut, basée sur la même grâce, reçu de Dieu par la foi, tout comme nous. Seul le contenu de la foi change, puisque nous savons, nous qui vivons après Christ, que sa mort est le vrai sacrifice qui sauve.

Si nous pouvons saisir dans Lévitique les éléments essentiels de la vie de la grâce, dans la sainteté, au-delà des formes tellement différentes des nôtres, nous comprendrons bien mieux ce qu'est cette vie spirituelle. Rien ne permet autant de faire la différence entre la forme et le fond que de voir la réalité de fond exprimée sous deux formes différentes. Les pratiques décrites dans Lévitique nous semblent bien étranges aujourd'hui, mais c'est justement cette étrangeté qui nous aidera le plus à voir la réalité dont la religion, aussi bien dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau, n'est que la manifestation.

Penchons-nous donc sur Lévitique. Essayons de comprendre dans ces « ombres des biens à venir » ce qu'est la sainteté de Dieu, ce qu'est la grâce de Dieu, ce qu'est la marche avec Dieu. Malgré la forme radicalement différente, la réalité de la vie spirituelle apparaît aussi bien dans Lévitique que dans le Nouveau Testament. Lévitique nous aidera à l'apprécier sous une lumière toute nouvelle et, par conséquent, à marcher nous aussi dans cette sainteté sans laquelle personne ne verra Dieu.

Avant de clore nos réflexions sur la manière d'aborder le livre, pour nous pencher sur l'étude du texte lui-même, disons quelques mots sur le schéma du livre. Autant que possible, il est toujours utile, dans l'étude d'un livre biblique, d'en établir un schéma et de comprendre le sens de ce schéma. Toutefois, un schéma n'est pas inspiré en soi ; on ne peut pas dire que tel schéma est « juste » ou que tel autre schéma est « faux ». Un schéma est simplement un système pour organiser le contenu d'une matière. En tant que tel, il est utile ou non dans la mesure où il permet cette organisation du contenu de manière efficace.

C'est un peu comme l'utilisation de tiroirs pour ranger les affaires dans un bureau. A la limite, il n'y a pas de nombre « juste » de tiroirs, ni de manière de faire le tri dans ce qui est mis dans quel tiroir. Le tout, c'est que chacun se retrouve avec son système, qu'il y ait une logique qui permet efficacement d'organiser les affaires. Si plusieurs personnes doivent pouvoir accéder au contenu des tiroirs, il vaudrait mieux avoir un système accessible à tous.

Le schéma que j'utilise pour le livre de Lévitique range le contenu dans neuf « tiroirs » :

- Chapitres 1 à 7 – Les sacrifices et les offrandes.
- Chapitres 8 à 10 – Récit historique de l'instauration du sacerdoce.
- Chapitres 11 à 15 – Distinguer ce qui est pur de ce qui ne l'est pas.
- Chapitre 16 – Comment s'approcher de Dieu : le jour des expiations.
- Chapitres 17 à 20 – L'obéissance aux commandements de Dieu.
- Chapitres 21 à 22 – La sainteté dans le service pour Dieu.
- Chapitres 23 à 25 – Se souvenir de la provision de Dieu.
- Chapitre 26 – Résultat de l'obéissance et de la désobéissance.
- Chapitre 27 – Appendice : les finances du culte.

Ces neuf « tiroirs » ne composent pas, me semble-t-il, le schéma fondamental du livre. En fait, ils sont eux-mêmes groupés sous trois rubriques pour donner le schéma suivant :

- Chapitres 1 à 16 – Le rôle du sacrificateur.
- Chapitres 17 à 25 – Vivre la sainteté.
- Chapitres 26 et 27 – Conclusion.

Il y a donc quatre sous-sections dans la première grande section de Lévitique, trois dans la deuxième section, et deux dans la dernière. Chacune des sous-sections se divise aussi, bien sûr, dans des parties encore plus petites.

La grande différence entre la première et la deuxième section est que la première section concerne en premier les sacrificateurs, leur montrant ce qu'ils doivent faire et comment, tandis que la deuxième section concerne tout le peuple de Dieu. Toutefois, certains aspects de la première section concernent tout le peuple tandis que certains aspects de la deuxième section visent essentiellement les sacrificateurs.

Dans un commentaire qui se veut plus pastoral que technique comme celui-ci, nous n'allons pas nous occuper spécialement de ce schéma. Il est utile de l'avoir, pour se retrouver dans l'évolution du thème général à travers le livre, mais les applications que nous ferons de l'enseignement dépendront très peu du schéma. Le découpage dans ce qui suit, en chapitres, relève davantage des parties à l'intérieur même des sous-sections, comme une comparaison entre la table des matières et le schéma fera apparaître. Et cela nous suffit ici. Notre préoccupation principale n'est pas l'analyse technique du livre, mais le désir de comprendre les images de la sainteté que Dieu nous présente dans ce livre si riche.

# Chapitre 2 : Trois types de sacrifices

## Introduction aux chapitres 1 à 7

La première section de Lévitique concerne les sacrifices. Elle se présente essentiellement comme un ensemble d'instructions techniques pour les sacrificateurs, leur indiquant précisément ce qu'ils doivent faire et comment ils le font. Puisque ces sacrifices ne sont plus offerts, ni par les sacrificateurs eux-mêmes ni par les membres de l'Église de Jésus-Christ qui composent le véritable sacerdoce dont les lévites étaient l'image, ces instructions semblent plus ou moins dépourvues d'intérêt pour le croyant actuel.

Cela est vrai en ce qui concerne les détails pratiques. Mais les raisons pour ces détails, le symbolisme qui est véhiculé par ces rites, nous est toujours précieux. Cette première section contient des enseignements extrêmement utiles, même pour les chrétiens qui ne sont plus concernés par les sacrifices dans le sens littéral.

Le premier enseignement à tirer de cette section, et le plus important en vue de comprendre le sens de ces sacrifices, vient du fait de faire la différence entre les sacrifices. Trop souvent, on a tendance à penser que tous les sacrifices de l'Ancien Testament préfiguraient la mort de Christ. Ces premiers chapitres de Lévitique nous montreront que ce n'est pas du tout le cas. Il y a beaucoup plus de richesses que cela dans les sacrifices, mais pour les saisir, il faut distinguer entre les sacrifices.

Il est question de pas mal de sacrifices différents dans ces chapitres. La liste suivante résume les différents sujets dans cette partie :

- 1.1-17 – les holocaustes
- 2.1-16 – les offrandes
- 3.1-17 – les sacrifices de communion
- 4.1-5.13 – les sacrifices pour le péché
- 5.14-26 – les sacrifices de culpabilité
- 6.1-7.38 – instructions supplémentaires sur les sacrifices

Dans cette dernière partie, il sera question de l'offrande d'investiture (6.12-16) et des sacrifices de reconnaissance (7.12-15). Cela donne, au premier abord, sept types de sacrifices. Toutefois, la situation n'est (heureusement) pas aussi compliquée que cela.

D'abord, l'offrande d'investiture est simplement l'offrande faite à une occasion particulière et, de ce fait, ne constitue nullement une catégorie à part. En plus, les offrandes ne sont pas des sacrifices. Elles font partie des éléments qui **accompagnent** les sacrifices. Les offrandes sont composées de grain, de farine ou de gâteaux. Il semblerait que chaque sacrifice doit être accompagné d'une offrande et d'une libation (voir Nombres 15.1-10). Il est étrange que cette première partie de Lévitique ne donne aucune instruction en ce qui concerne les libations (elles sont mentionnées en passant dans le chapitre 23, le seul passage où Lévitique note même leur existence), mais ce manque est comblé par Nombres. En tout cas, on peut mettre les offrandes totalement à part en ce qui concerne les « types de sacrifices. »

Ensuite, un sacrifice de reconnaissance est une sorte de sacrifice de communion. Les sacrifices de communion s'appellent ainsi parce que la plus grande partie de la viande est consommée par la personne qui offre le sacrifice, ainsi que sa famille et ses amis. La seule condition pour y participer est d'être pur. La « communion » est donc entre les personnes qui partagent le sacrifice. De ce fait, tout sacrifice qui se partage ainsi est un sacrifice de communion. Un sacrifice de reconnaissance désigne une des **raisons** pour laquelle on peut offrir un sacrifice de communion, mais il y en a d'autres. Dans le chapitre 8, par exemple, il y aura le sacrifice d'investiture qui est aussi un sacrifice de communion. Le sacrifice de communion le plus célèbre dans la Bible n'est pas appelé un sacrifice dans la plupart des traductions, mais dans la parabole du fils prodigue, quand le père dit : « Tuons le veau gras, » ce qu'il dit littéralement est : « sacrifions le veau gras » (Luc 15.23). Il s'agit d'un sacrifice de communion et, en particulier, un sacrifice de reconnaissance.

Notons finalement, en vue de « faire le ménage » un peu dans les types de sacrifice, qu'un sacrifice de culpabilité est une variété de sacrifice pour le péché. La différence entre les deux concerne, apparemment, le type d'offense. Mais le sacrifice de culpabilité n'est pas une autre catégorie de sacrifice que les sacrifices pour le péché.

Il y a donc en tout trois types de sacrifices : l'holocauste, le sacrifice de communion et le sacrifice pour le péché. Tous les autres termes désignent soit ce qui accompagne les sacrifices (les offrandes) soit des variantes de ces trois types de base. Même en dehors de Lévitique, tous les types de sacrifices mentionnés dans la Bible entrent dans une de ces catégories.

## L'ordre des sacrifices

Lévitique présente les trois types de sacrifices en commençant avec l'holocauste et en terminant avec le sacrifice pour le péché. Ce qui est étrange, c'est que quand on offrait les trois ensemble (ce qui n'était pas une obligation mais qui pouvait se faire), ce n'était pas dans cet ordre. Une étude de tous les textes de la Bible où les trois types de sacrifices se suivent montre que l'ordre normal était : sacrifice pour le péché, holocauste, sacrifice de communion. Aucun texte n'indique clairement un autre ordre et beaucoup de textes montrent cet ordre. S'il y avait des exceptions, elles ne sont pas bien attestées et, de toutes façons, l'ordre ordinaire est clair.

Si Lévitique traite des sacrifices dans un autre ordre, il semblerait que ce soit dans l'ordre où les sacrifices étaient connus. Dans l'antiquité, toutes religions confondues, le sacrifice le plus répandu était de loin l'holocauste. La loi de Moïse va donner des instructions pour une nouvelle approche de la religion, donc en ce qui concerne les sacrifices, elle commence avec celui qui est le plus connu, en précisant en quoi il se fait différemment de ce qui se faisait dans d'autres religions.

Ensuite, après avoir parlé des offrandes de céréales qui vont accompagner tous les sacrifices (y compris les holocaustes, d'où son placement juste après le premier sacrifice expliqué) vient les sacrifices de communion. Ce type de sacrifice était, lui aussi, bien connu dans l'antiquité. Lévitique explique donc comment il va se faire dans cette nouvelle approche de la religion.

Finalement, on trouve la véritable nouveauté dans la religion juive : le sacrifice pour le péché. Très peu de religions dans l'antiquité s'occupaient du péché. La plupart des religions n'imposait aucune limite aux participants sur le plan moral. Dans les cas (extrêmement rares) où il y avait une exigence éthique ou morale, s'il fallait offrir un sacrifice pour payer le prix de son péché, ce sacrifice était similaire à l'holocauste. L'inclusion d'un sacrifice bien spécifique, différent de l'holocauste ou du sacrifice de communion, dont le but précis est de couvrir le prix du péché, est une innovation dans la loi de Moïse, un des rares éléments qui n'était apparemment pas connu avant cette période.

Si l'ordre dans lequel les sacrifices sont traités dans Lévitique s'explique par la familiarité que pouvaient avoir les sacrificateurs déjà avec le type de sacrifice en question, ce n'est pas pour autant que c'est dans cet ordre qu'ils seront offerts. Comme nous l'avons déjà dit, l'ordre normal quand on offre les trois est : d'abord le sacrifice pour le péché, ensuite l'holocauste et, finalement, le sacrifice de communion. Cet ordre est très important mais en vu de le comprendre, il faut bien saisir la signification des trois types de sacrifice.

L'holocauste, le sacrifice qui est entièrement consumé par le feu, symbolise le fait de se donner. C'est pour cette raison qu'il était si répandu parmi les peuples anciens. L'homme imagine facilement une sorte de « troc » avec les dieux : si nous voulons qu'ils nous donnent quelque chose, nous devons leur donner quelque chose en premier. Plus ce qui est offert en sacrifice est cher, plus il a de la valeur pour obtenir quelque chose des dieux. Puisqu'il est entièrement consumé, celui qui l'offre n'en profite pas du tout ; c'est tout pour Dieu (ou les dieux).

Dans le symbolisme biblique, l'holocauste gardera cette signification, mais avec quelques nuances qui sont fondamentalement importantes. D'abord, l'holocauste sera toujours l'image de la consécration, mais symbolisera la personne qui se donne entièrement à Dieu, plutôt qu'un simple prix qui est payé en échange d'un bien qu'on veut recevoir. C'est certainement en pensant à l'holocauste que Paul exhorte les croyants dans Romains 12.1 à offrir leurs corps comme un sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu. Offrir son corps tout entier, c'est se donner sans rien garder.

Ensuite, l'optique biblique sur l'holocauste est différente de celle qu'il a dans d'autres religions parce que l'holocauste n'est pas du tout censé être un prix qui est payé en vue d'obtenir quoi que ce soit de Dieu. Le seul prix qui est payé est symbolisé par le sacrifice pour le péché et non l'holocauste. Séparer l'holocauste du sacrifice pour le péché, c'est permettre à l'homme de faire la différence entre sa consécration à Dieu et le prix qui permet cette consécration. On ne connaît pas une autre religion dans l'antiquité qui faisait une telle distinction.

Le symbolisme du sacrifice de communion est beaucoup plus diversifié que le symbolisme de l'holocauste. Le sacrifice de communion peut être un sacrifice de reconnaissance, un sacrifice d'accomplissement d'un vœu ou un sacrifice dans un but très précis comme le sacrifice d'investiture. Tous ces sacrifices sont différents, mais tous ont trait à la joie de notre vécu avec Dieu. Quelle que soit sa forme, donc, le sacrifice de communion est lié à la bénédiction de Dieu ou à l'avancement avec Dieu dans la vie du croyant.

Il est approprié que le sacrifice de communion soit partagé avec la famille et les amis de celui qui offre le sacrifice, car les bénédictions de Dieu se vivent en communauté. « Si un membre est honoré, tous les membres se réjouissent avec lui » (1 Corinthiens 12.26). Le même principe s'applique aux différentes étapes de la vie spirituelle, représentées par des sacrifices de communion à la suite d'un vœu, ou à un sacrifice comme le sacrifice d'investiture. Aucun de nous n'est appelé à vivre sa

vie spirituelle tout seul, sans les autres. Nous allons de l'avant avec Dieu ensemble. Le sacrifice de communion, avec toutes ses variations, représente donc très bien le vécu avec Dieu, vécu très variable mais qui reste tout de même un vécu partagé avec la communauté.

Le symbolisme du sacrifice pour le péché est certainement celui qui est le plus accessible pour le chrétien. D'ailleurs, ce symbolisme nous est si familier que la grande tentation est de croire que **tous** les sacrifices de l'Ancien Testament préfigurent la mort de Christ, tandis qu'en réalité c'est le cas uniquement pour cette catégorie précise de sacrifices, les sacrifices pour le péché. Comme nous le montre si bien Hébreux 10.4m ces sacrifices ne paient pas, en eux-mêmes, le prix du péché : « Car il est impossible que le sang des taureaux et des boucs ôte les péchés. » Néanmoins, les sacrifices pour le péché constituent une « ombre » précieux du véritable bien spirituel qui vient par la suite, la mort de Christ qui seul permet le salut de tous.

On notera que, puisque une seule de ses catégories de sacrifice symbolisent la mort de Christ, les autres peuvent encore avoir une place dans la vie chrétienne, même de façon très littérale. Certains s'étonnent de voir, dans le Nouveau Testament, que des croyants continuaient à participer aux sacrifices juifs, comme par exemple dans Actes 21.26. Mais les sacrifices dont il est question sont clairement des sacrifices de communion. Hébreux 10.18 est parfaitement clair sur le sacrifice pour le péché : « Or, là où il y a pardon des péchés, il n'y a plus d'offrande pour le péché. » Il n'y a et ne peut rien y avoir dans les pratiques réellement chrétiennes qui serait de près ou de loin un « sacrifice pour le péché. » La Cène est un rappel du seul sacrifice suffisant, la mort de Christ, mais n'est en rien un sacrifice, puisque le prix est déjà payé, une fois pour toutes. Toutefois, aucun texte du Nouveau Testament n'indique que les chrétiens aient continué à offrir des sacrifices pour le péché. Les seuls sacrifices qu'ils offraient encore symbolisaient autre chose que la mort de Christ et pouvaient donc, pour ceux qui étaient habitués à ce système, avoir encore une valeur symbolique. Seul le sacrifice pour le péché ne peut plus exister.

Quand on a bien compris le sens de chaque catégorie de sacrifice, l'ordre dans lequel on les offrait prend tout son sens. Il y avait, semble-t-il, des cas où on ne présentait pas tous les types de sacrifice en même temps. Mais quand les trois étaient réunis, il y avait un ordre bien précis. Même s'ils sont présentés dans un ordre différent dans cette première section, quand on voit comment ils sont offerts (dans des récits historiques, comme dans Lévitique 8), l'ordre semble être toujours le même : d'abord le sacrifice pour le péché, ensuite l'holocauste et, finalement, le sacrifice de communion. A aucun moment dans la Bible nous ne voyons les trois types de sacrifice se succéder, dans un ordre différent. Il y a, comme ici, des textes qui les *mentionnent* dans un autre ordre, mais dans la pratique, c'est invariablement : sacrifice pour le péché, holocauste, sacrifice de communion. Cet ordre est très important et constitue, lui aussi, une « ombre des biens à venir. »

On commence forcément avec le sacrifice pour le péché. Sans ce sacrifice, personne ne pourrait se consacrer réellement à Dieu et personne n'aurait de vécu avec Dieu. Le point de départ de la vie spirituelle n'est pas ce que nous vivons avec Dieu, mais ce que Dieu a fait pour nous.

Mais le sacrifice pour le péché n'est pas la fin du processus. Christ est mort pour tout le monde, mais ceux qui n'en profitent pas pour entrer en relation avec Dieu restent dans leur état de perdition. C'est pourquoi le sacrifice pour le péché est suivi de l'holocauste. Dans les religions païennes, tout commençait avec l'holocauste, ce que l'homme donne à Dieu. Dans la spiritualité biblique, la vie spirituelle commence avec ce que Dieu a donné pour nous. C'est en fonction de cela que nous sommes invités à nous donner à Dieu, comme des sacrifices vivants. Cela ne peut jamais payer le prix de notre péché, mais sans cet engagement avec Dieu, le sacrifice pour le péché ne rétablit pas la vie spirituelle. Il faut donc qu'il y ait l'holocauste, mais il faut aussi qu'il **suive** le sacrifice pour le péché. S'il le précédait, le symbolisme serait tout faux, « l'ombre » ne correspondrait pas à la réalité.

Le sacrifice de communion vient forcément en dernier. Sans le prix du péché qui est payé par Christ, sans l'engagement personnel avec Dieu, il n'y a pas de « vécu » avec Dieu, il n'y a pas de bénédiction spirituelle. C'est quand nous avons compris la mort de Christ pour nous (symbolisé par le sacrifice pour le péché) et qu'en fonction de cela que nous nous sommes réellement donnés à Dieu (symbolisé par l'holocauste) que nous commençons à vivre cette vie avec Dieu qui est si variable selon les personnes. Nos besoins, nos sujets de reconnaissance, les étapes de la vie chrétienne, tout cela sera différent pour chacun. Mais une chose est pareille pour tout le monde : pour chacun de nous, cela se vit uniquement parce que Christ a payé le premier et que, ensuite, nous nous sommes donnés à lui.

Respectons donc l'ordre des sacrifices, même dans nos vies chrétiennes actuelles. Nous ne pratiquons plus les sacrifices de façon littérale mais nous vivons effectivement la réalité spirituelle dont ils étaient l'ombre. Nous pouvons donc observer cet ordre, chacun de nous, dans notre manière de concevoir la vie chrétienne. Tout d'abord, il faut bien comprendre que tout commence avec Christ et pas avec nous. C'est lui et lui seul qui paye le prix. Ensuite, offrons-nous entièrement à Dieu, comme des « holocaustes » spirituels. Ne pensons pas que notre consécration puisse payer en quoi que ce soit le prix de notre péché, qui est payé uniquement par Christ, mais ne pensons pas non plus que le prix payé par Christ enlève en quoi que ce soit notre besoin de nous donner à Dieu sans réserve. Au contraire, Christ est mort pour nous afin que nous puissions



le faire. Vivons ensuite nos vies chrétiennes, sur la base du sacrifice de Christ et de notre engagement avec lui, dans la communauté des croyants. Partageons les uns avec les autres l'aventure extraordinaire de la vie avec Dieu, avec ses joies, ses bénédictions, mais aussi ses étapes plus difficiles qui, elles aussi, nous aident à avancer. Tout cela est représenté par l'ordre des trois types de sacrifices dont il est question dans Lévitique : d'abord le sacrifice pour le péché, ensuite l'holocauste et, finalement, le sacrifice de communion.

# Chapitre 3 : Les holocaustes (Lévitique 1)

## Introduction sur les sacrifices : Lévitique 1.1 à 3

L'introduction au début de Lévitique, dans les deux premiers versets du premier chapitre, concerne plusieurs types de sacrifices. Mais la suite du chapitre un ne concerne que les holocaustes. Les instructions seront variables selon le type d'animal qui est offert en sacrifice (le « gros bétail » fait référence aux bovins, y compris les jeunes bovins, c'est à dire, des veaux, tandis que le « menu bétail » fait références essentiellement aux moutons et aux chèvres), mais nous ne nous occuperons pas outre mesure de ces différences. Comme cela a été dit dans l'introduction, notre but ici est plutôt de voir le symbolisme véhiculé par ces rites et l'application de cela dans nos vies chrétiennes, que de nous pencher sur les détails des rites comme une fin en soi.

Ce chapitre ne dit pratiquement rien sur les occasions où un holocauste devait s'offrir, ni les raisons pour ce type de sacrifice, ni quoi que ce soit dans ce sens. Il parle presque entièrement des **modalités**, mentionnant d'autres aspects de l'holocauste juste en passant. De ce fait, nos informations sur les occasions où l'holocauste était approprié restent limitées. Nous constatons d'après l'usage dans différents textes bibliques un certain nombre de points, mais il nous est difficile d'établir avec précision si ces usages étaient normatifs ou non. Cela est d'autant plus vrai que les instructions de la loi de Moïse concernant le culte n'ont été réellement appliquées avec sérieux qu'à partir du retour de l'Exil, pratiquement mille ans plus tard.

Nous voyons à travers les textes historiques de la période des juges et la période des rois qu'il y a eu énormément d'occasions où des holocaustes ont été offerts. Mais en même temps, nous constatons une absence très marquée pendant tout ce temps de sacrifices pour le péché. Comme dans tant d'autres domaines, les pratiques religieuses en Israël ont été largement influencées par les pratiques des nations qui les entouraient, ce qui explique la prépondérance d'holocaustes par rapport aux sacrifices pour le péché. C'est donc dommage que Lévitique ne donne pas plus d'informations sur les raisons pour lesquelles on pouvait ou devait offrir un holocauste, mais nous pouvons comprendre la raison. Le but ici est d'expliquer aux sacrificateurs comment ils doivent faire leur travail. C'est donc le sujet qui est développé principalement.

En ce qui concerne les types d'animaux, il y a une certaine liberté de choix, mais cette liberté n'est pas totale. Dans certains cas, le type d'animal est précisé exactement (lors du jour des expiations, par exemple, dans le chapitre 16). Le texte ici ne s'occupe pas plus des raisons qui conduiraient à tel ou tel choix d'animal que des autres explications sur les raisons de l'holocauste. Même dans le cas d'un holocauste avec un oiseau (dans les versets 14 à 17), où la raison qui justifierait un tel choix est clairement expliquée ailleurs (Lévitique 5.7 nous montre que c'était un cas prévu uniquement pour les pauvres qui ne pouvaient pas se procurer des bêtes plus importantes), ce chapitre ne l'explique pas. Lévitique un se contente simplement de montrer ce que le sacrificateur doit faire dans chaque cas de figure.

Toutefois, quel que soit le type d'animal, il doit s'agir d'animaux sans défaut. Cela sera expliqué dans beaucoup plus de détails à la fin du chapitre 22, mais déjà ici il est précisé, au moins pour le gros et le menu bétail, qu'il doit s'agir d'un mâle sans défaut. Les textes ne prévoient jamais une bête femelle pour un holocauste. (D'autres sacrifices pouvaient – voire devaient – se faire avec des bêtes femelles, mais non l'holocauste.) Il y a un cas dans la Bible d'un holocauste avec des vaches, dans 1 Samuel 6, mais c'est un cas exceptionnel. Les Philistins ont renvoyé l'arche sur une charrette tirée par des vaches et les Israélites ont offert ces vaches en holocauste. Il y a aussi la « vache rousse » de Nombres 19 qui est brûlée, mais ce n'est pas à proprement parler un holocauste.

On découvre par la suite qu'il s'agit dans presque tous les cas aussi d'une bête qui est jeune. Le verset 3 ne le précise pas pour le gros bétail, mais le verset 5 semble sous-entendre que c'est le cas. Dans l'élevage, il s'agit de bêtes qui sont surtout destinées à être utilisées pour de la viande. Les femelles sont utiles pour produire du lait et porter des petits, mais il y a besoin de moins de mâles, pour assurer la continuité du troupeau, que de femelles. De ce fait, les mâles sont souvent abattus relativement jeunes, puisqu'il n'y a que très peu d'utilité à les garder au-delà de l'âge où la croissance commence à ralentir sérieusement. Il ressort de tout cela que c'est la meilleure viande qui est offerte en holocauste, entièrement brûlée dans le feu en signe de consécration à Dieu.

Il est précisé que l'holocauste est offert à l'entrée de la tente de la Rencontre quand il s'agit du gros bétail (verset 3), au côté nord de l'autel quand il s'agit du menu bétail (verset 11) et sur l'autel lui-même quand il s'agit des oiseaux (verset 15). S'agit-il vraiment d'endroits bien séparés ? On serait tentés dans un premier temps de dire oui, puisque la cuve de bronze se trouvait entre l'entrée de la tente et l'autel des holocaustes. Il pouvait donc y avoir jusqu'à une vingtaine de mètres entre l'entrée de la tente et l'autel des holocaustes.

Toutefois, à plusieurs reprises (Exode 29.42 et 40.6, Lévitique 1.5, 4.7, 4.18 et 17.6), il est dit que l'autel des holocaustes « est

à l'entrée de la tente de la Rencontre. » Peut-être donc l'indication que le gros bétail, ainsi que d'autres sacrifices, sont offerts « à l'entrée de la tente de la Rencontre » ne veut pas dire juste devant la porte. Ce terme est peut-être à prendre plutôt comme une indication générale, pour dire que l'on n'offre pas de sacrifice ailleurs qu'au tabernacle. En plus, Lévitique 17.3-5 semble indiquer que le petit bétail aussi est offert « à l'entrée de la tente de la Rencontre. » Cela étant dit, on ne comprend pas très bien pourquoi il est précisé pour le petit bétail qu'ils doivent être offerts « au côté nord de l'autel » s'il ne s'agit pas d'un lieu distinct.

Quoi qu'il en soit, l'idée générale est claire : c'est au tabernacle que les sacrifices sont offerts, parce que les sacrifices sont offerts à l'Éternel. Offrir des sacrifices ailleurs, c'est courir le risque qu'ils soient offerts à d'autres dieux et, surtout, qu'ils soient brûlés dans un feu autre que celui qui vient de Dieu (ce principe sera exploré dans bien plus de détail par la suite). Cette prescription n'a pas toujours été observée, avec le résultat que tout au long de l'histoire d'Israël il a été question des « hauts lieux » que Dieu reprochait au peuple. Même s'il peut y avoir une petite discussion sur le lieu précis, à quelques mètres près, Lévitique est absolument clair sur le fait que le seul lieu autorisé pour les sacrifices, c'est au tabernacle.

## Le geste d'identification : Lévitique 1.4

Le sacrifice commence avec le geste d'identification : « Il posera sa main sur la tête de l'holocauste. » On prendra bien note que c'est celui qui apporte le sacrifice, et non le sacrificateur, qui le fait. Par ce geste, il s'identifie en quelque sorte avec l'animal. C'est une façon de dire : « Cet animal me représente. Ce qui lui arrive symbolise ce qui devait m'arriver. » Comme l'holocauste, entièrement brûlé par le feu, est une image de la personne qui est entièrement donnée à Dieu sans rien garder, ce geste encourage la personne qui le fait à réaffirmer, par ce sacrifice, sa consécration sans réserve au Seigneur. Le geste d'identification se fait avec toutes les catégories de sacrifice : le sacrifice pour le péché, l'holocauste et le sacrifice de communion.

Les rites de Lévitique s'appuient fortement sur le symbolisme, comme moyen pédagogique pour rappeler aux gens certains principes spirituels. Ce symbolisme concrétise des principes qui, n'étant pas très concrets en soi, sont plus difficiles à retenir pour nous. Le symbolisme, qui permet de représenter le spirituel par le matériel, est utile à cause de notre difficulté à appréhender directement le spirituel.

L'homme est fondamentalement différent des animaux, dans l'ordre créationnel, par la présence de l'esprit que Dieu a mis en lui à la création (Genèse 2.7). Cet esprit lui donne une dimension que les animaux ne peuvent pas connaître et lui permet la relation spirituelle avec Dieu. Seulement, par le péché l'homme rejette l'essentiel de cette dimension spirituelle. Elle existe toujours dans notre être, mais par nature nous n'y prêtons pas trop attention. Même quand nous voulons vivre la relation spirituelle avec Dieu, nous constatons que nous sommes bien plus conscients du monde physique que du monde spirituel. Le monde physique nous préoccupe bien davantage.

Un geste concret, comme celui-ci, manifeste donc dans le monde physique un principe important qui ne relève que du monde spirituel. De tels gestes symboliques sont donc très utiles pour l'homme, puisqu'ils sont adaptés non seulement à notre nature mais aussi à notre état actuel.

Toutefois, il y a deux risques majeurs dans les gestes symboliques. D'une part, ils peuvent très facilement devenir du ritualisme pur et simple, où on ne sait plus bien pourquoi on fait tel geste. On sait simplement qu'il faut le faire. Vidé ainsi de leur contenu pédagogique comme moyen de nous rappeler un principe spirituel, ils ne servent plus à grand-chose. Mais l'autre risque est encore plus dangereux : il est très facile de se faire l'idée quelque part que le geste **accomplit** une action spirituelle. Quand on tombe dans la notion que le geste symbolique n'est plus uniquement un symbole, mais qu'il a une véritable efficacité en lui-même, on est très proche de la magie. Tant de fois dans la Bible, dans l'histoire de l'Église et dans l'histoire de toute religion, cette optique s'est manifestée.

Pour éviter ses problèmes, il faut continuellement appuyer explicitement dans la pensée des gens le sens symbolique du geste, tout en étant très clair que le lien est uniquement psychologique. Il n'existe que dans l'association faite dans l'esprit humain entre le geste et le principe spirituel qu'il évoque. Aucun effet spirituel n'est associé directement avec le geste en soi, qui reste un symbole. Cela étant dit, quand on sait utiliser les gestes d'une manière qui évite ces pièges, ils ont une grande utilité. Trop souvent, justement parce que des gestes sont devenu de simples rites traditionnels, voire des rites « magiques », on a voulu éviter tout geste symbolique. C'est dommage, me semble-t-il, de se priver ainsi d'un outil pédagogique si pratique, un outil que Dieu lui-même n'a pas hésité à exploiter pour contribuer à communiquer aux êtres humains un message spirituel.

La fin du verset 4 nous pose problème. Il y est dit que le geste d'identification se fait pour que l'holocauste ait « l'agrément de l'Éternel pour servir d'expiation. » Ce texte est le seul dans toute la Bible qui rattache clairement la notion d'expiation à l'holocauste. Il est possible que ce soit aussi le cas dans Lévitique 16.24, mais là il est possible aussi de voir la référence à

l'expiation comme s'attachant à l'ensemble du contexte, ce qui serait une référence à tous les sacrifices et rites du jour des expiations. Ici, en revanche, il est clairement dit l'holocauste sert d'expiation.

Pourtant, c'est incontestablement le sacrifice pour le péché, et non l'holocauste, qui symbolise la mort de Christ. Il est également incontestable que seul la mort de Christ paye le prix du péché. Ceci est très important. Si ce que nous pouvons faire – notre consécration, notre identification avec l'animal qui sert de sacrifice – contribue à l'expiation, nous tombons dans le salut par les œuvres, par le mérite humain. Toutefois, la Bible est parfaitement claire sur ce point : aussi bien dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau, le salut est entièrement un don gratuit de Dieu. Nos œuvres, notre consécration, même notre foi, n'y contribuent en rien. L'homme ne fait et ne peut rien faire qui puisse contribuer en quoi que ce soit à payer le prix de son péché.

Comment donc expliquer que la première mention des holocaustes dans le livre de Lévitique y attache la notion d'expiation, alors que cette notion est absente dans la suite ? Et comment réconcilier cela avec la vérité incontournable que seul la mort de Christ accomplit l'expiation et que la mort de Christ est préfigurée par le sacrifice pour le péché et non l'holocauste ?

Ce problème n'est en fait pas unique. Il est exactement le même problème que nous rencontrons dans le Nouveau Testament, à deux reprises. D'une part, dans l'épître de Jacques il est dit très explicitement que « c'est par les œuvres que l'homme est justifié » (Jacques 2.24). D'autre part, l'apôtre Pierre parle du « baptême qui vous sauve » (1 Pierre 3.21). Dans ces deux textes, ainsi que dans Lévitique 1.4, nous avons l'impression que la rédemption du péché est attachée à quelque chose qui est une œuvre humaine plutôt qu'à la seule œuvre de Christ.

Toutefois, aussi bien dans Lévitique que dans les épîtres de Jacques et de Pierre, le problème n'est pas forcément aussi grand qu'on ne pourrait le croire. Il est incontestable, dans l'enseignement de la Bible, que seul la mort de Christ paye le prix du péché et permet ainsi le salut de l'homme. Toutefois, il est tout aussi incontestable que tous les hommes ne sont pas sauvés par la mort de Christ. Ce qui fait la différence, nous le savons, c'est l'engagement personnel qui permet à l'homme de profiter de ce salut que seul la mort de Christ permet.

L'équilibre est subtil et n'est pas toujours facile à maintenir, mais il est essentiel. Autant il est nécessaire de comprendre que notre foi, notre repentance, notre engagement, nos bonnes œuvres et tout ce que nous pouvons faire d'autre ne contribuent pas de quelle que manière que ce soit à payer le prix de notre péché, autant il est également nécessaire de comprendre que cette foi, cette repentance, cet engagement, ces bonnes œuvres sont essentiels. Par la mort de Christ, la porte des cieux est ouverte pour que l'homme puisse revenir à Dieu. Mais ce salut ne devient une réalité que pour celui qui acceptent de passer par cette porte.

Dans Jacques, il est question des bonnes œuvres qui, sans payer le prix pour nous racheter de notre péché, constituent la démonstration de la réalité de ce rédemption. Sans ses œuvres, il n'y a pas de salut. Dans Pierre, le « baptême qui nous sauve » est, comme dans Lévitique, un geste, un acte symbolique. Ce geste, en soi, n'accomplit rien. Mais il symbolise notre engagement avec Christ, le fait de nous plonger sans réserve dans la vie avec lui, partageant sa mort et sa résurrection. Le geste en lui-même ne fait rien, mais il symbolise l'acceptation du salut qui, sans payer le prix du péché, permet à ce prix de faire son effet.

Ici, dans Lévitique, ce texte attache la notion d'expiation à l'holocauste qui, comme le baptême, symbolise la consécration sans réserve, le fait de se donner à Dieu. Ce n'est pas pour rien que c'est le geste d'identification qui permet à l'holocauste de « servir d'expiation. » C'est quand l'homme comprend le sens de cela, quand il manifeste par ce geste qu'il se livre sans rien retenir à Dieu, de même que ce sacrifice va être entièrement brûlé par le feu, que l'holocauste a un rapport avec l'expiation. Non que l'holocauste symbolise le prix qui est payé, mais que l'holocauste symbolise l'engagement qui permet à l'homme de profiter pleinement de ce prix qui est payé.

Autrement dit, le sacrifice pour le péché symbolise le prix qui est payé pour nous racheter, mais l'homme ne profite pas de ce prix sans l'engagement à se donner à Dieu, représenté par son identification avec l'holocauste. De même, dans la réalité dont ces sacrifices n'étaient que l'ombre, seul la mort de Christ permet le salut, mais la mort de Christ ne sauve que ceux qui reçoivent le salut, avec tout l'engagement envers Dieu que cela implique. Notre engagement avec Dieu ne contribue en rien à l'expiation en Christ, mais l'expiation en Christ ne devient efficace que chez ceux qui acceptent ce sacrifice et entrent donc dans le salut.

## **Le déroulement du sacrifice : Lévitique 1.5 à 9**

Dans le déroulement du sacrifice, il y a des rôles très précis pour les sacrificateurs et pour ceux qui apportent les sacrifices. Chacun y participe, mais il ne s'agit pas simplement de « faire le travail à deux ». Ce que le sacrificateur doit faire ne peut pas

être fait par celui qui apporte un sacrifice. Inversement, ce que celui qui apporte un sacrifice doit faire ne peut pas être fait par le sacrificateur. A chacun de remplir son rôle.

D'une façon générale, seul le sacrificateur fait tout ce qui touche à l'autel ; étant consacré au service de Dieu, il peut toucher à ce qui est saint. Toutefois, il ne fait rien de ce qui a simplement trait à l'animal. Le sacrificateur n'offre pas le sacrifice à la place de l'autre ; il se limite à le présenter devant Dieu. C'est à peu près ce même principe qui sera suivi pour chaque type de sacrifice, y compris les sacrifices pour le péché.

Le symbolisme dans ce partage des rôles est important. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce ne sont pas les sacrificateurs qui offrent les sacrifices pour tout le monde. Chacun apporte et offre son propre sacrifice. On ne peut pas laisser au sacrificateur la responsabilité de tuer la bête, ni d'enlever et apporter à l'autel ce qui doit être brûlé. Sinon, « offrir un sacrifice » se limiterait à apporter une bête (ou même à l'acheter sur place, ce qui réduirait l'engagement de la personne à une simple question de finances) sans avoir à s'impliquer personnellement. Le rôle du sacrificateur consiste essentiellement à faire le lien entre ce « geste religieux » et Dieu. Dans le système lévitique, le sacerdoce s'occupe des rites mais ne remplace jamais l'engagement ou la consécration de chacun.

Sachant que les sacrificateurs sont une image des croyants, le « saint sacerdoce » de Christ, ceci nous montre que nous ne nous plaçons nullement entre Dieu et les hommes, comme si c'était nous qui pouvions servir de médiateur. Autrement dit, le « clergé » n'est pas là pour « s'occuper des choses spirituelles pour tout le monde ». Nous avons pourtant à ramener le « geste religieux » de l'homme pécheur à Dieu, à guider tous ceux qui veulent « offrir un sacrifice à Dieu » vers l'autel, vers Dieu. A nous de faire ce que nous pouvons pour tourner la recherche spirituelle de l'homme vers le seul vrai Dieu, sans jamais essayer de dépasser ce rôle.

Il ne nous appartient pas d'essayer de faire ce que seul Dieu peut faire, en essayant de devenir des médiateurs entre Dieu et l'homme. Dieu seul, en Christ, a tout mis en place pour que l'homme puisse s'approcher de lui. Les sacrificateurs lévitiques n'offraient pas eux-même les sacrifices pour les autres et nous ne le pouvons pas non plus.

Il ne nous appartient pas non plus d'essayer de faire ce que chacun doit faire pour lui-même. Notamment, tout système ecclésiastique qui prétend que le clergé peut accomplir un rite spirituel à la place des autres (je pense surtout au baptême d'enfants, où il n'y a ni la participation volontaire ni l'engagement de la personne concernée) est en contradiction avec ce partage de rôles que nous voyons si clairement dans Lévitique. Comme ces rites sont des « ombres », des images des réalités spirituelles que nous découvrons en Christ, ce principe reste entièrement vrai même dans le contexte chrétien.

Il y a pourtant un sens dans lequel ce symbolisme ne s'applique pas dans la réalité spirituelle. Il s'agit du domaine de l'expiation des péchés. Personne n'offre son propre sacrifice pour l'expiation de ses propres péchés. C'est Jésus, et Jésus seul, qui l'a offert pour tout le monde, une fois pour toutes. C'est une des raisons (parmi tant d'autres) pour lesquelles Jésus n'a pas offert un sacrifice selon les rites lévitiques. Nous, croyants, en tant que « sacrificateurs » de Christ, n'allons pas aider les gens à « offrir leurs sacrifices » pour leur péché. Nous allons plutôt leur partager la bonne nouvelle qu'il n'y a pas besoin d'un tel sacrifice, puisque Christ l'a déjà fait pour chacun de nous.

On notera toutefois une application ironique du partage des rôles décrit dans Lévitique même en ce qui concerne la mort de Jésus. Dans les rites lévitiques, chaque homme apportait son propre sacrifice et le tuait lui-même. En Christ, personne ne peut apporter un sacrifice suffisant. C'est Christ seul qui est le sacrifice suffisant, et c'est lui qui s'est présenté volontairement pour se donner en sacrifice. Pourtant, ce sont bien les hommes pécheurs qui ont « tué le sacrifice ». Les Juifs l'ont fait en le condamnant à mort et les Romains l'ont fait en le crucifiant. Cela nous montre que tout le monde, Juif et païen, est coupable d'avoir rejeté Christ. Mais dans sa grâce, ce rejet de Jésus est transformé par Dieu en salut pour l'homme et le symbolisme de Lévitique s'accomplit : Dieu a pourvu au sacrifice réellement suffisant, mais l'homme le tue, montrant ainsi que ce sacrifice se fait réellement à sa place.

Le partage des rôles dans l'holocauste est bien précisé :

- Celui qui apporte le sacrifice le tue (verset 5).
- Le sacrificateur répand le sang sur l'autel (verset 5).
- Celui qui apporte le sacrifice le dépouille et le coupe en morceaux (verset 6). Le sacrifice est dépouillé parce qu'en fait, bien que ce ne soit pas précisé ici, il y a une partie qui n'est pas brûlée : d'après Lévitique 7.8 la peau est donnée au sacrificateur. Le symbolisme de l'animal entièrement consumé dans le feu est légèrement déformé pour que les sacrificateurs puissent être payés pour leur travail.
- Le sacrificateur prépare le feu (verset 7). En fait, il ne s'agit pas précisément, comme on pourrait penser selon ce seul texte, d'**allumer** le feu. Le feu ne doit jamais s'éteindre (Lévitique 6.5-6) et même tout au début ce n'est pas les

sacrificateurs qui l'ont allumé pour la première fois, mais Dieu (Lévitique 9.24). Quand les sacrificateurs « mettent du feu », il s'agit certainement de mettre du feu sur l'autel à partir de brasiers dans lesquels on transporte le feu lors des déplacements. En plus de cela, même quand le feu est déjà mis sur l'autel, il y a l'entretien : enlever les cendres et ajouter du bois. En fait, ce que fait le sacrificateur ici ne fait pas partie de chaque sacrifice. Ce texte indique seulement que si le feu n'est pas prêt, c'est aux sacrificateurs de faire le nécessaire.

- Le sacrificateur dispose les parties de l'animal sur l'autel (verset 8).
- Celui qui offre le sacrifice lave certaines parties (verset 9). Les entrailles et les pattes doivent être lavées avec de l'eau avant d'être brûlées. Il s'agit des parties « sales » ; les entrailles à cause de leur fonction et les pattes parce que c'est avec elles que la bête marchait sur la terre. Symboliquement, cela nous rappelle qu'on ne peut pas offrir à Dieu ce qui est souillé. De même qu'on n'offre pas en sacrifice un animal déformé, on n'offre pas non plus un animal sale.
- Le sacrificateur brûle le sacrifice (verset 9).

## **Les holocaustes avec d'autres bêtes : Lévitique 1.10 à 17**

Il y a peu de différences entre un holocauste provenant des chèvres ou des moutons (versets 10 à 13) et un holocauste provenant des bovins (versets 3 à 9). Le lieu du sacrifice est précisé différemment mais, comme nous l'avons vu, cela ne veut pas forcément dire qu'il s'agit d'un autre lieu. Il y a aussi quelques détails qui manquent, notamment le geste d'identification et le dépouillement du sacrifice, mais cela ne veut pas dire que cela ne se faisait pas. Pour ce qui est du dépouillement, Lévitique 7.8 dit que la peau est donnée au sacrificateur pour tous les holocaustes, donc il faut forcément dépouiller aussi l'holocauste provenant du menu bétail. Le texte est silencieux sur le geste d'identification mais comme cela se faisait pour tous les autres sacrifices, on peut supposer que cela se faisait aussi pour un holocauste du menu bétail.

Le déroulement de l'holocauste quand il s'agit des oiseaux, en revanche, est bien différent. D'une part, le sacrificateur fait tout, plutôt que de laisser la personne qui apporte le sacrifice faire tout ce qui n'a pas trait à l'autel. D'autre part, certaines parties ne sont pas brûlées mais jetées directement sur le tas de cendres. La raison de ces différences est surtout pratique : de par le type d'animal dont il s'agit (un oiseau est petit, il peut s'envoler, il est physiquement différents du bétail), il y a d'autres procédures qui s'imposent.

Il est important de se rappeler qu'un tel sacrifice constitue un cas bien particulier, puisqu'il est prévu uniquement pour une personne trop pauvre pour offrir ou acheter une bête plus grande (Lévitique 5.7). Dans ce cas, une partie du symbolisme est « sacrifié » à cause de la nécessité économique. Nous verrons dans le chapitre 5 jusqu'où peut aller ce principe, avec un sacrifice pour le péché qui, dans certains cas, n'est même pas un animal.

En tout cas, il ressort de cette partie du chapitre que le seul holocauste qui est vraiment différent de ce qui est décrit dans les versets 3 à 9 est l'holocauste d'oiseau, qui reste un cas exceptionnel. À part ce cas exceptionnel, il n'y a pas de variation notable dans le déroulement de l'holocauste en fonction du type d'animal dont il s'agit.

## Chapitre 4 : Les offrandes (Lévitique 2)

Le terme « offrande » traduit assez bien le mot utilisé en hébreu. On pourrait donc supposer que le mot ferait référence à pratiquement n'importe quel type de sacrifice, puisque tout sacrifice est « offert » à Dieu. Toutefois, l'utilisation montre clairement qu'il s'agit d'une offrande d'une nature assez précise, composée de farine, de grains de blé ou d'autres céréales. C'est pourquoi la *Bible en français courant* traduit « offrande végétale ».

En plus, Nombres 15.1-10 nous montre qu'il ne s'agit pas normalement d'une catégorie de sacrifices à part, mais plutôt d'un élément qui accompagne plusieurs types de sacrifices. Normalement, en effet, pour un sacrifice il y a l'animal plus l'offrande (farine) plus la libation (du vin). Il semblerait qu'il y ait eu effectivement des cas où une offrande pouvait se faire tout seul, mais dans ce cas, l'offrande était à considérer comme une variété de sacrifice de reconnaissance et entrait donc dans cette catégorie-là.

Comme pour les holocaustes, ce chapitre donne des instructions sur la manière de faire les offrandes plutôt qu'un vrai enseignement sur la fonction ou l'utilité des offrandes. Pour l'instant, le livre de Lévitique se limite surtout à des instructions précises et « techniques ». Les sacrificateurs en auront besoin dans des générations futures pour savoir « comment cela se fait ». Mais les **raisons** pour ces offrandes et sacrifices ne sont pas réellement développées ici, ce qui est dommage.

En l'absence d'enseignements précis dans la Bible, nous sommes réduits à des spéculations, ce qui est très peu sûr comme source d'explications. On comprend assez facilement l'utilité des offrandes et libations sur le plan pratique (puisque les sacrificateurs vivent de ce qui est apporté en sacrifice, la présence de ces deux éléments leur donne une alimentation bien plus complète) mais il est hasardeux d'affirmer que cette utilité pratique est la seule raison d'être de ces éléments. Pourtant, la Bible n'explique pas pourquoi il faut les apporter. Tout ce que nous pouvons dire avec certitude, c'est que la présence des offrandes avec les sacrifices montent qu'on peut effectivement offrir à Dieu ce qui est végétal et non seulement ce qui est d'origine animale. Cela nous permet de supposer, par exemple, que le problème avec l'offrande de Caïn relevait bien davantage de son attitude de cœur que de la nature de ce qui est offert.

### Instructions de base pour les offrandes : Lévitique 2.1-3

L'offrande ordinaire est composée de farine avec de l'huile et de l'encens. Apparemment l'encens est ajouté d'une façon qui permet de l'enlever entièrement, puisque tout l'encens doit être brûlé (pour différentes raisons symboliques, sûrement, mais aussi pour que ce qui reste soit mangeable). Il est raisonnable de supposer que l'encens était plus ou moins dessus, ou limité à une partie très précise. En tout cas, il n'était pas mélangé dans l'ensemble. L'huile, en revanche, est vraisemblablement versé sur l'ensemble, puisque une partie seulement de l'huile, comme une partie seulement de la farine, est brûlé à l'Éternel.

Le reste appartient aux seuls sacrificateurs. C'est ici qu'est introduit, pour la première fois dans le livre de Lévitique, la distinction entre différents niveaux de sainteté. Cette distinction aura son importance par moments dans ce qui suit.

Ici, il s'agit de ce qui est « très saint ». Les deux autres niveaux de sainteté font référence à ce qui est « saint » et ce qui est « offert à Dieu » (« *qorban* »). Ce texte nous dit déjà que ce qui est très saint est « pour Aaron et pour ses fils », c'est à dire, pour les sacrificateurs seulement. Cela inclut même les sacrificateurs qui ne sont pas en fonction, y compris ceux qui sont trop jeunes ou trop âgés (Lévitique 6.11), mais exclut tout autre personne, y compris les autres membres de famille des sacrificateurs (sa femme ou ses filles). Les choses « très saintes » sont mangées au tabernacle (Lévitique 6.9), ce qui empêchera toute confusion à la maison, qui pourrait conduire d'autres membres de la famille des sacrificateurs à en manger.

Ce qui est « saint », en revanche, peut être mangé par la famille des sacrificateurs, même dans un sens assez large (Lévitique 22.10-13). Ils peuvent le manger chez eux, du moment que le lieu où il est consommé est pur (Lévitique 10.14) Ceci concerner notamment les parties des sacrifices de communion qui sont données aux sacrificateurs.

Ce qui est « offert à Dieu », enfin, peut être mangé par toute personne qui est pur (Lévitique 7.19). Ceci nous montre d'ailleurs l'hypocrisie de ceux dont parlait Jésus dans Matthieu 15.3-6. Ils prétendaient ne pas pouvoir aider leurs parents avec leurs biens, car ils étaient « offerts à Dieu ». Mais ceci fait référence à ce troisième niveau de sainteté et la loi est claire que cela peut être partagé avec d'autres. Ils mettaient en avant une astuce relevant de leurs interprétations traditionnelles de la loi qui les empêchait de partager avec d'autres ce qu'ils considéraient comme « offert à Dieu » (tout en en profitant eux-mêmes) mais l'intention de la loi sur ce point montre bien leur erreur.

## Instructions pour des offrandes cuites : Lévitique 2.4-10

Ces versets concernent des offrandes qui seraient plutôt des gâteaux ou des galettes, donnant des instructions selon le type de cuisson. Comme dans tant d'autres cas, rien n'est dit sur les conditions où l'on pouvait – ou devait – apporter une offrande cuite plutôt qu'une offrande de farine. Tout ce qu'on sait, c'est que cela pouvait se faire. Était-ce à la libre appréciation de chacun ? On n'en sait rien.

Il n'y a que deux vrais particularités ici, par rapport aux offrandes de farine. La première est le fait de les offrir sans encens. La deuxième est la précision qu'une offrande cuite ne peut pas contenir du levain. En fait, cela s'applique également à une offrande de simple farine, comme nous le montre le verset 11, mais ce n'était pas utile de le préciser puisqu'on n'ajoute pas du levain à de la farine, tant qu'on n'est pas en train de la préparer pour la cuisson.

## Les ingrédients des offrandes : Lévitique 2.11-13

Ces versets nous présentent deux ingrédients interdits dans les offrandes, ainsi qu'un ingrédient obligatoire. Les ingrédients interdits sont le levain et le miel ; l'ingrédient obligatoire est le sel.

Le sens de ces instructions n'est pas toujours facile à saisir. Très souvent, on entend que « le levain est symbole du péché » dans la Bible, ce qui expliquerait pourquoi il ne peut pas en avoir dans les offrandes. Toutefois, cela n'expliquerait pas pourquoi l'interdiction porte aussi sur le miel, ni pourquoi le sel est obligatoire.

En plus, les « ingrédients interdits » **peuvent** être offerts à Dieu. Lévitique 2.12 précise qu'ils **peuvent** être présents dans des offrandes présentées comme prémices, mais non dans les offrandes ordinaires dont une partie doit être brûlée à l'Éternel. Lévitique 7.13 et 23.16-17 nous montrent même des cas où il est **obligatoire** d'offrir des pains avec du levain et 2 Chroniques 31.5 nous montre que le miel pouvait être offert en prémices à Dieu. Il est dit ici qu'aucun levain ni aucun miel ne doit jamais être brûlé comme « agréable odeur » mais on peut difficilement dire que le levain (et encore moins le miel) représente toujours le péché, puisqu'il y a des cas où il peut et même doit être offert à Dieu.

Il est vrai que le levain représente le péché dans le texte célèbre de 1 Corinthiens 5.6 et le développement que Paul en fait dans le contexte. Toutefois, dans la parabole de Matthieu 13.33 Jésus compare le royaume de cieux au levain. Ce serait ridicule de comprendre dans ce texte : « Le royaume des cieux est semblable au péché... » Dans ces deux contextes, en fait, bien que l'application soit totalement différente, le symbolisme est basé sur le fait que le levain pénètre peu à peu toute la pâte. On peut faire des applications diverses de ce principe, comme le font Paul (le péché dans l'église) et Jésus (le royaume des cieux dans le monde).

En ce qui concerne Pâque, le symbolisme du levain est tout autre. Là, la pensée de base était le fait qu'il faut du temps pour qu'une pâte se lève et qu'il n'y avait pas de temps à perdre. La Pâque se fête avec du pain sans levain pour rappeler au peuple de Dieu qu'ils ne peuvent pas « s'installer » confortablement dans le monde mais qu'au contraire il faut saisir l'occasion de fuir le monde et son péché. Dans la Pâque et la Fête des Pains sans Levain, donc, le levain ne représente pas précisément le péché, du moins dans le sens général, mais le désir de profiter du confort du monde.

Il est donc trop simple de dire que le levain représente toujours le péché dans le symbolisme biblique. D'ailleurs, ceci est un principe général : il est toujours un peu risqué de penser qu'un élément représente forcément quelque chose dans un contexte simplement parce qu'il le représente dans un autre contexte. Le lion, par exemple, est utilisé aussi bien comme symbole de Jésus (Apocalypse 5.5) que de Satan (1 Pierre 5.8) dans la Bible.

Pour comprendre la raison de ces ingrédients interdits, il faut tenir compte que la restriction sur le levain dans les offrandes s'applique également au miel. Pourquoi ? Aucune des deux caractéristiques mentionnées pour le levain ne s'applique au miel : si on ne le mélange pas exprès, il ne pénètre pas partout et, il n'y a pas besoin d'attendre pour qu'il soit actif dans un pain.

Ce que le levain et le miel ont en commun, et ce qui peut nous aider à comprendre pourquoi les deux sont associés ici, est le fait que les deux produisent de la fermentation (bien que ce ne soit pas par le même procédé ni au même degré). La fermentation est une forme de corruption – la qualité de la pâte se modifie. Il est vrai que dans bien des cas la fermentation produit quelque chose d'agréable dans un premier temps (en ce qui concerne le goût au moins – et même cela n'est pas vrai dans tous les cas), mais il ne doit pas dépasser un certain point. Si la fermentation procède trop loin, il y a détérioration. C'est presque certainement là la source du symbolisme ici.

Cela est confirmé par le verset suivant où il est dit qu'il doit y avoir du sel dans toutes les offrandes. Le sel empêche



justement la corruption et qui préserve donc les aliments, surtout dans une société qui n'avait pas encore inventée les réfrigérateurs et qui se trouvait en plus dans un climat chaud. C'était d'ailleurs cette qualité du sel d'empêcher la corruption (et donc la modification) qui était à la base de ce qu'on appelait « une alliance de sel », c'est à dire un engagement solennel qui ne pouvait pas être changé.

Notons aussi que l'idée ici n'est pas le simple fait de s'abstenir de ce qui donne un goût meilleur. Il est vrai que du pain levé est meilleur que du pain sans levain et que du miel ajouté à la pâte en fait aussi un pain agréable. Mais ce serait faux d'en déduire que le symbolisme ici nous enseigne qu'il faut abstenir des luxes. Du pain avec du sel est bon aussi ; le sel était pourtant obligatoire.

Il ne s'agit donc pas du goût avec ou sans ces ingrédients ; l'application n'est ni dans le fait d'éviter de se faire plaisir ni de jouir des plaisirs de ce monde. Ce qui compte – et ce qui est enseigné par le symbolisme ici – est la nature de notre engagement avec Dieu. L'absence du levain et du miel, et la présence du sel, nous montrent que les offrandes présentées à Dieu, ainsi que l'engagement qu'elles représentent, ne doivent pas être de nature à pouvoir se corrompre avec le temps. Notre choix de marcher avec Dieu ne doit pas « pourrir » avec le temps.

### **Offrandes de prémices : Lévitique 2.14-16**

Quand on présente une offrande de grains comme prémices (ce n'est pas la seule offrande de prémices qui existe), le procédé est relativement similaire à l'offrande ordinaire (non-cuite). Les épis (non réduits en farine) sont rôtis au feu mais ne sont pas vraiment cuits. Il faut qu'il y ait de l'huile et de l'encens et, comme pour l'offrande ordinaire, une partie (y compris tout l'encens) sera brûlé à l'Éternel.

L'utilité principale de ce paragraphe est de préciser qu'une telle offrande de prémices est effectivement une offrande. Elle doit donc être présentée selon les instructions des offrandes, qui sont plus limitatives que les instructions générales pour les offrandes de prémices.

## Chapitre 5 : Les sacrifices de communion (Lévitique 3)

Ce terme est l'équivalent de « sacrifice de reconnaissance » et « sacrifice de paix ». Le terme varie selon les textes et les traducteurs, mais il ne s'agit pas d'une variation dans le type de sacrifice dont il est question. Le « sacrifice de louange » de Hébreux 13.15 est certainement, dans un sens figuré, un sacrifice de ce type.

Une fois de plus, il ne sera question que des modalités du sacrifice. Il n'y a pour ainsi dire rien qui laisse apparaître les situations où on offrait un sacrifice de communion. En plus, il ne sera absolument pas question dans ce texte de ce que devient l'animal une fois que la graisse a été brûlée. Lévitique sept y reviendra, mais ce texte se limite aux instructions pour les sacrificateurs en ce qui concerne le sacrifice lui-même.

### Instructions sur les sacrifices de communion : Lévitique 3.1-16a

Il faut l'avouer, les instructions du chapitre trois sont typiques de Lévitique et typiques des sacrificateurs. Il est question de trois types d'animaux qui peuvent servir de sacrifice de communion et, au lieu de dire simplement ce qui est différent, les détails sont répétées en grande partie. En plus, ces détails sont très similaires aux modalités pour l'holocauste (l'animal sans défaut, le geste d'identification, le partage des rôles, le lieu du sacrifice...) mais cela n'est pas relevé non plus.

Ce qui est différent est que le tout n'est pas brûlé, ce qui est significatif. Mais il n'est pas dit **pourquoi** le tout n'est pas brûlé, ni ce que devient la partie non-brûlée. Puisque le tout n'est pas brûlé, une grande partie du texte concerne ce qui doit être brûlé sur l'autel. Il y a des différences de compréhension du texte sur certaines aspects de cela, mais on notera que toute la graisse de l'animal est brûlée. Quand il s'agit d'un mouton, toute la queue est brûlée, puisque la queue d'un mouton contient tant de graisse, ce qui n'est pas le cas des autres animaux offerts en sacrifice de communion.

C'est pratiquement la seule différence dans ces paragraphes, selon le type d'animal, mais au lieu de relever seulement cette précision, tous les détails sont reproduits. Ceci est assez remarquable quand on sait qu'à l'époque ils ne pouvaient pas faire du copier-coller à l'ordinateur et devaient tout écrire à la main. Cette caractéristique est assez typique des sacrificateurs. Les détails fastidieux et répétitifs ne semblaient pas les déranger.

### Note sur la graisse et le sang : Lévitique 3.16b-17

La partie de ce chapitre la plus intéressante pour nous se trouve tout à la fin. Il s'agit de l'interdiction de manger la graisse et le sang. Cette instruction n'avait pas sa place plus tôt dans le livre, puisqu'aucune partie des holocaustes n'est mangée et les offrandes, étant d'origine végétale, n'ont ni graisse ni sang. Mais cette interdiction est suffisamment importante qu'à la première occasion une précision est donnée sur ce point. Il y aura d'ailleurs plusieurs textes, non seulement dans Lévitique mais ailleurs dans la Bible, qui reviendront sur ce point.

Dans tous les sacrifices, le sang est répandu sur l'autel et la graisse est brûlée ; personne ne mangera ni l'un ni l'autre. Par la suite, la Bible retient bien le principe que les Israélites s'abstiennent de manger du sang, mais apparemment l'interdiction de manger de la graisse est restée moins importante dans leurs esprits. Il n'y a aucune indication laissant penser qu'ils se soient mis plus tard à en manger, mais en tout cas ils ne semblaient pas faire autant de soucis à cet égard qu'en ce qui concerne le sang. Pourtant, l'instruction du départ concerne les deux.

Cette interdiction de manger le sang ou la graisse est importante, mais non pour les raisons qu'on pense souvent. La raison est à trouver dans une notion qui n'est pas spécialement répandue dans le monde moderne, ce qui explique pourquoi nous nous trompons si facilement sur ce point.

Le plus souvent dans l'antiquité, le but des rites et des sacrifices religieux était davantage une question de se procurer une puissance magique et spirituelle que d'exprimer une communion ou une reconnaissance envers Dieu (ou des dieux). Comme la chair des animaux offerts en sacrifices était le plus souvent mangée par quelqu'un (soit par les sacrificateurs, soit par ceux qui offraient les sacrifices), on pensait souvent que cette viande « sacrée » conférait une sorte de « puissance spirituelle ». Cette façon de concevoir les sacrifices était très répandue dans un très grand nombre de religions païennes.

Cette notion s'appliquait très spécialement au sang et, dans un moindre degré, à la graisse. Le fait qu'elle soit moins répandue au sujet de la graisse explique peut-être la raison pour laquelle les textes ne retiennent pour ainsi dire que l'interdiction du sang par la suite. La contamination de la pensée païenne par rapport à la graisse constituait un risque bien moindre.

Le sang, en tout cas, était largement considéré comme « la vie » qui circulait dans l'animal. La fonction précise du sang n'était

pas connue à cette époque, mais on constatait facilement qu'une personne ou un animal qui saignait trop en mourait. Cela permettait de tirer la conclusion que « trop de vie s'était échappée ».

La graisse, aussi, représentait souvent une sorte de « cumul » de vie. Un animal gras était considéré comme étant en meilleure santé – c'est à dire « plus vivant » – qu'un autre. Comme pour le sang, donc, on pouvait penser facilement que la vie elle-même se manifestait de manière physique dans la graisse.

De ce fait, on voulait manger le sang ou de la graisse pour consommer directement le « principe spirituel » qui faisait vivre l'animal. Nous sommes clairement dans une pensée ici qui relève de la magie et, surtout, de l'homme qui se délivrerait lui-même de ses difficultés, par sa « force spirituelle ». Ceci est très proche de la nature même du péché, l'homme qui ne veut pas être dépendant de Dieu, qui croit pouvoir s'assumer tout seul, y compris sur le plan spirituel.

Dieu ne veut absolument pas que les sacrifices parmi le peuple d'Israël soient compris dans ce sens. Il n'y a rien de magique dans un sacrifice et il ne s'agit pas de se procurer « de la spiritualité ». Il s'agit de se tourner vers Dieu, appuyé sur sa grâce, c'est tout. Il interdit donc systématiquement le fait de manger le sang ou la graisse des victimes offerts en sacrifice. Pour ce qui est de l'interdiction de manger le sang, au moins, cette interdiction était donnée dès que Dieu avait donné la permission à l'homme de manger de la viande (voir Genèse 9.3-4), avant même que la pratique puisse se généraliser.

Comme nous l'avons vu tout au début, les prescriptions de la loi de Moïse sont à considérer comme des « ombres » selon le Nouveau Testament. De ce fait, la plupart des éléments de la loi qui ne relèvent pas directement du comportement moral sont abrogés par la suite. En tant qu'illustrations tirées d'un contexte culturel qui permettait de les comprendre, ces prescriptions n'ont pas vraiment leur place dans un autre contexte culturel. Ils risquent fortement de devenir de simples interdictions arbitraires plutôt que des illustrations de l'engagement spirituel de l'homme qui marche avec Dieu.

Cette interdiction de manger du sang, pourtant, est retenue même par les chrétiens du Nouveau Testament (Actes 15.29), ainsi que l'interdiction de manger des animaux étouffés qui relève du même principe (tuer l'animal de cette manière, plutôt que de le saigner, permet de garder le sang dans la viande et ainsi de le manger). Pourquoi ? Alors que Jésus a déclaré tous les aliments purs (Marc 7.19), il peut sembler étrange que les apôtres continuent d'interdire aux croyants de manger le sang et la viande qui contient du sang, surtout que cette interdiction se trouve justement dans un contexte de refus du légalisme.

La raison, comme ici dans Lévitique, ne se trouve pas dans l'aliment lui-même mais dans la pensée païenne du monde environnant. Alors que tant de choses ont changé entre l'époque de Moïse et celle de Jésus, modifiant totalement les notions des aliments qui pouvaient être mangés sans risque ou non, cette pensée sur le pouvoir « magique » du sang n'avait pas changé. Encore à l'époque romaine, le paganisme estimait que la consommation des sacrifices conférait une puissance spirituelle et, surtout, que cette puissance spirituelle se situait précisément dans le sang. Le risque de contamination dans la compréhension des croyants demeurait donc, autant qu'à l'époque de Moïse. Il n'est donc pas étonnant que l'interdiction de pratiquer ce rite païen demeurait. Le sang ne pouvait toujours pas être vu simplement comme « un aliment » sans cette connotation magique.

Cette notion païenne nous aide également à comprendre les considérations sous-jacentes au débat sur la viande offerte aux idoles. Même sans l'idée de manger précisément le sang, la consommation des sacrifices était censée conférer une puissance spirituelle. Les uns, ayant compris que toute la pensée exprimée par ces rites païens était fausse, pouvaient en manger sans problème. La viande, pour eux, n'était que de la viande. Mais les autres n'étaient pas libérés de cette notion et devaient montrer leur engagement envers Dieu par leur refus de chercher de la « puissance spirituelle » auprès des autres dieux.

Ce sont d'ailleurs ces mêmes considérations qui entrent en jeu dans la façon dont on prenait la cène à Corinthe. Ce n'est pas pour rien que Paul en parle dans la même section où la question du départ concernait la viande sacrifiée aux idoles. Certains chrétiens voyaient le pain et le vin comme des « aliments sacrés » et voulaient en prendre autant que possible. Paul ne veut surtout pas que la cène soit vue par les chrétiens comme une source de « puissance magique », car il sait que la cène, loin d'avoir sa source dans la tradition païenne qui voit les sacrifices dans ce sens, est un simple rappel du seul sacrifice qui ait eu une véritable efficacité.

# Chapitre 6 : Les sacrifices pour le péché (Lévitique 4.1 à 5.13)

## Introduction aux sacrifices pour le péché : Lévitique 4.1-2

Le verset un nous indique peut-être que ces instructions ont été données à Moïse à un autre moment que ce qui précède. Mais il n'y a pas un changement majeur de sujet ici. Nous passons seulement à une autre catégorie de sacrifices, les sacrifices pour le péché.

Il est très important de noter dans le verset 2 (et les versets 15, 22, et 27, ainsi que dans bien d'autres passages ailleurs dans la Bible) que le sacrifice pour le péché est prévu pour la personne qui pèche **involontairement**. Cela ne veut pas dire qu'il est question uniquement des cas où la personne ne se rendait pas compte de ce qu'elle faisait, mais au moins il est évident qu'il s'agit d'une personne dont le cœur n'est pas disposé volontairement au péché.

Nombres 15.27-31 est important sur ce sujet. Aucun sacrifice n'est prévu pour délivrer de la punition civile ou pénale celui qui choisit délibérément le péché. Cela ne veut pas dire qu'il ne peut jamais avoir pardon dans un tel cas, mais cela nous montre en tout cas que sur le plan humain et civil, une telle personne porte bien les conséquences de sa disposition pécheresse.

Ceci nous montre en même temps un principe important sur le pardon d'une façon générale. Selon la Bible, le pardon n'est jamais offert à ceux qui choisissent le péché. D'après Ésaïe 26.10, faire grâce à ceux qui vivent de façon générale dans la méchanceté contribue seulement à les confirmer dans leur iniquité et à répandre leur méchanceté dans le pays.

Le sacrifice pour le péché, surtout quand il est offert pour l'ensemble du peuple, est très clairement une image de la mort de Christ. Il est offert pour tout le monde de la même façon que Christ est mort pour tout le monde (comme le dit explicitement 1 Jean 2.2). Mais bien que Romains 5.18 dise que la justification s'est étendu à tout le monde à cause de la mort de Christ, Romains 5.19 (le verset suivant) nous montre que cela ne justifie pas tout le monde pour autant. La justification est venue jusqu'à tout le monde, mais « beaucoup » (même si le verset nous montre l'efficacité immense du sacrifice de Christ, le mot « beaucoup » est tout de même limitatif par rapport au terme « tous les hommes » du verset 18) seront rendus justes.

Le pardon est donc offert à tout le monde, gratuitement et inconditionnellement. Mais il ne profite qu'à ceux qui se repentent, acceptant cette chance de se détourner du péché et se tourner vers Dieu. Ainsi, il n'y a pas de place dans le christianisme pour l'idée qu'on puisse continuer dans le péché simplement parce que la mort de Christ paye le prix de tous nos péchés. Des textes comme Romains 6.1-2 et 1 Jean 2.3-6 (et bien d'autres) sont très clairs à ce sujet.

Ceci est conforme au principe des sacrifices pour le péché dans l'Ancien Testament. Aucun sacrifice ne délivrait la personne qui choisissait volontairement de continuer dans le péché. Choisir le péché, c'est choisir la mort.

## Un sacrifice pour le péché de tout le peuple : Lévitique 4.3-21

Il y a deux cas où un sacrifice pour le péché concerne l'ensemble du peuple. Le premier cas, évidemment, est le cas où c'est le peuple dans son ensemble qui a péché. Ce cas sera traité dans les versets 13 à 21. Mais l'autre cas, traité en premier ici, est intéressant. C'est le cas où le souverain sacrificateur a péché.

Le texte ne dit pas précisément qu'il s'agit du souverain sacrificateur. Il est question plutôt du « sacrificateur ayant reçu l'onction ». Initialement, tous les sacrificateurs recevaient une onction pour entrer en fonction (Lévitique 8.30). Toutefois, même lors de la mise en place du sacerdoce, le souverain sacrificateur recevait une onction précise (Lévitique 8.12). Par la suite, aucun texte ne nous parle d'une onction pour les sacrificateurs ordinaires. Toutefois, chaque souverain sacrificateur recevait individuellement une onction (Lévitique 6.22 ; 16.32 ; 21.10). Ainsi, le terme « le sacrificateur ayant reçu l'onction » tel que nous le trouvons dans le verset 3, au singulier et avec l'article défini, s'utilise systématiquement et clairement pour le souverain sacrificateur seul.

Pourquoi le péché du souverain sacrificateur concernerait tout le peuple ? Tout le monde n'est pas responsable de la faute d'un seul homme.

Le problème, c'est que le souverain sacrificateur est celui qui représente le peuple devant Dieu, notamment le jour des expiations. Si le souverain sacrificateur pèche, il ne peut pas représenter le peuple devant Dieu. Le peuple ne devient pas coupable du péché du souverain sacrificateur, mais le peuple reste coupable de son **propre** péché, puisque le souverain sacrificateur ne peut plus faire l'expiation pour eux devant Dieu. Le péché du souverain sacrificateur concerne donc tout le peuple, tout autant qu'un péché commis par l'ensemble du peuple.

C'est ici que nous rencontrons non seulement les limites du symbolisme, mais la limite du système sacerdotal lui-même. Un souverain sacrificateur qui pèche enferme tout le peuple dans le péché. Pourtant, aucun souverain sacrificateur ne peut jamais être réellement exempt du péché. Par conséquent, aucun ne peut jamais représenter littéralement le peuple devant Dieu. Le système sacerdotal que nous voyons dans Lévitique est bien une image, et rien de plus. Ce système ne pouvait jamais délivrer du péché qui que ce soit, à cause de ce problème du péché inévitable, même chez celui qui est censé être le moyen de pardon du peuple.

L'épître aux Hébreux explore en maints détails les implications de ce problème. Ceux qui croient que le système de l'Ancien Testament pouvait procurer le salut n'ont pas compris l'implication primordiale de Lévitique quatre : un souverain sacrificateur qui pèche enferme tout le peuple dans le péché. Puisque aucun souverain sacrificateur ne peut éviter de pécher, le peuple est forcément dans le péché. Il n'y a pas d'expiation possible avec ce système.

L'épître aux Hébreux montre que seul un souverain sacrificateur sans péché ne peut donner un vrai salut et qu'un tel souverain sacrificateur ne peut pas venir de ce système où les souverains sacrificateurs sont choisis parmi les hommes pécheurs. Seul Jésus, qui vient de Dieu et qui est sacrificateur d'un autre ordre que Lévi, peut donc nous sauver. Tant de textes dans l'épître aux Hébreux ont trait à ce principe mais Hébreux 7.26-28 le résume bien :

*« C'est bien un tel souverain sacrificateur qui nous convenait : saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux, qui n'a pas besoin, comme les souverains sacrificateurs, d'offrir chaque jour des sacrifices, d'abord pour ses propres péchés, et ensuite pour ceux du peuple. Cela, il l'a fait une fois pour toutes, en s'offrant lui-même. La loi en effet établit comme souverains sacrificateurs des hommes sujets à la faiblesse ; mais la parole du serment postérieur à la loi, a établi le Fils qui est parvenu pour toujours à la perfection. »*

Le déroulement du sacrifice pour le péché dans les deux cas où le péché concerne tout le peuple est pratiquement identique. La seule différence est dans le geste d'identification. Selon le verset 4, quand le souverain sacrificateur a péché c'est lui-même qui fait ce geste, tandis que quand tout le peuple a péché, le verset 15 nous montre que ce sont les anciens du peuple qui le font, pour représenter le peuple.

Un sacrifice pour le péché de tout le peuple est similaire au sacrifice du jour des expiations (tout en ayant quelques différences). Il ne se fait pas comme un sacrifice pour le péché ordinaire, sur plusieurs points.

D'abord, le type d'animal est différent. Le sacrifice est forcément un jeune taureau ; il ne peut pas venir du menu bétail (chèvres ou brebis). Ensuite, c'est le souverain sacrificateur qui fait tout. Il n'y a pas de « partage des rôles » comme lors d'un holocauste, bien que cela se fasse également pour un sacrifice pour le péché. Le souverain sacrificateur fait forcément tout ce qui relève du sacrificateur. Mais il fait aussi ce qui relève de celui qui apporte le sacrifice, soit parce qu'il s'agit de lui-même, soit parce qu'il représente le peuple en le faisant.

Une particularité assez importante est relevée dans les versets 5 et 6, ainsi que dans les versets 16 et 17 (pour les deux cas de figure) : une partie du sang de la victime est aspergé « devant l'Éternel », dans le lieu saint juste devant le voile derrière lequel se trouve l'arche de l'alliance. Ceci ne se fait **pas** pour la plupart des sacrifices pour le péché, mais uniquement pour un sacrifice qui concerne tout le peuple, soit parce que tout le peuple a péché, soit parce que le souverain sacrificateur a péché. (Il y a aussi, bien sûr, le geste similaire, à l'intérieur même du lieu très saint, qui se fait le jour des expiations.) Cette différence est suffisamment significative qu'une règle a été établie en fonction (Lévitique 6.23, Hébreux 13.11).

Cette aspersion de sang se fait devant le voile, sans que le sacrificateur entre dans le lieu très saint. Même pour un sacrifice pour le péché qui concerne tout le peuple, le souverain sacrificateur n'entre dans le lieu très saint que le jour des expiations. Il n'y a pas d'autres exceptions à cette interdiction d'entrer dans le lieu très saint. Le sang de tout sacrifice pour le péché qui concerne tout le peuple doit être aspergé « devant l'Éternel » mais cela ne se fait dans le lieu très saint lui-même **que** le jour des expiations.

Il est question ici de l'endroit où se trouve l'autel des parfums. D'ailleurs, le sacrificateur met du sang sur les cornes de l'autel des parfums, qui est considéré comme étant « devant l'Éternel ». Symboliquement, ceci représente le fait de présenter le sang à Dieu lui-même, de la même manière que le sang est aspergé sur l'arche de l'alliance le jour des expiations. D'ailleurs, à part le fait que le voile sépare le souverain sacrificateur de l'arche elle-même, le geste est pratiquement identique.

Nous comprenons par ces indications une particularité dans la disposition du tabernacle (et, plus tard, du Temple) : l'autel des parfums se situe dans le lieu saint, mais est considéré dans la pensée religieuse comme attaché au lieu très saint. Il est « devant l'Éternel », séparé de l'arche de l'alliance uniquement de quelques centimètres. Ceci nous aide à comprendre le

texte d'Hébreux 9.3-4, qui semble dire que l'autel des parfums se trouvait dans le lieu très saint. Mais en fait, le texte originel d'Hébreux 9.4 ne dit pas précisément que le lieu très saint « contenait » l'autel des parfums et l'arche de l'alliance, comme cela est souvent traduit, mais « avait » ces éléments.

Cela est parfaitement conforme à la pensée de Lévitique : l'autel des parfums se trouve devant le voile, donc dans le lieu saint, mais est considéré comme appartenant au lieu très saint. C'est ce qui permet au souverain sacrificateur d'apporter le sang d'un sacrifice pour le péché qui concerne tout le peuple « devant l'Éternel » sans entrer dans le lieu très saint.

La dernière grande particularité d'un sacrifice pour le péché qui concerne tout le peuple est que la victime est brûlée entièrement, en dehors du camp, dans un lieu pur. Ceci inclut explicitement la peau, qui est pourtant gardée quand il s'agit d'un holocauste. Comme le fait d'asperger le sang devant l'Éternel, ceci n'est pas fait dans le cas ordinaire d'un sacrifice pour le péché. Normalement, la viande d'un sacrifice pour le péché appartient aux sacrificateurs. Mais le souverain sacrificateur ne peut pas bien manger la viande d'un sacrifice qui le concerne, soit parce qu'il a péché lui-même soit parce qu'il représente le peuple dans ce sacrifice. Cela reviendrait presque à « s'offrir un sacrifice ».

La mort de Jésus est, bien sûr, un sacrifice pour « tout le peuple ». Il est d'ailleurs le seul **vrai** sacrifice pour le péché de tout le peuple, le sacrifice dont tous les autres n'étaient que des « ombres ». Hébreux 13.11-14 relève donc ce symbolisme de la victime qui est brûlée hors du camp, en nous disant que Jésus a souffert « hors de la porte » (le mont Golgotha se trouvait effectivement en dehors des murs de la ville à l'époque de Jésus, d'après Jean 19.17-20). L'auteur nous invite donc tous à « sortir du camp », c'est à dire de la communauté des pécheurs qu'est le monde, pour aller à sa rencontre. Notre vraie cité n'est pas ici, mais avec lui. Tout ce passage d'Hébreux 13 s'appuie sur le principe lévitique des sacrifices pour le péché de tout le peuple qui sont brûlés hors du camp.

### **D'autres sacrifices pour le péché : Lévitique 4.22-35**

Les instructions suivantes concernent trois cas de figure, dont aucun ne rend coupable tout le peuple. D'abord, dans les versets 22 à 26, il est question d'un sacrifice pour le péché d'un chef du peuple. Ensuite, dans les versets 27 à 35, il est question de deux types d'animaux différents (une chèvre et une brebis) qui peuvent être offerts par une personne ordinaire.

Il est intéressant d'ailleurs de noter que le péché d'un chef du peuple ne rend pas coupable tout le peuple. Comme nous l'avons vu avec le péché du souverain sacrificateur, personne ne devient coupable du péché d'autrui. Ce qui rend tout le peuple coupable avec le péché d'un souverain sacrificateur, c'est son propre péché. Le souverain sacrificateur, étant lui-même souillé, ne peut pas faire l'expiation pour le peuple, qui reste donc dans son péché. Mais le peuple ne devient pas coupable du péché d'un autre, même pas du souverain sacrificateur.

Ce principe a son importance théologique. Nous savons tous que « par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé sur tous les hommes » (Romains 5.12). Mais il est permis de se demander comment cela se fait : en quoi sommes-nous responsables du péché de notre lointain ancêtre, commis des millénaires avant notre naissance ? D'autant plus qu'Ézéchiel 18.20 indique très explicitement (surtout en vue de l'enseignement du contexte) que personne n'est responsable du péché de ses parents ou de ses enfants.

Certains pensent qu'Adam, étant le « chef » de la race humaine, rend tout le monde coupable par son péché. Mais Lévitique quatre nous montre que le péché d'un chef ne rend **pas** tout le peuple coupable. Seul le péché d'un souverain sacrificateur peut le faire et notre souverain sacrificateur n'est pas Adam, mais Jésus.

En fait, Paul ne dit pas dans Romains 5.12 que nous sommes coupables du péché d'Adam, quoiqu'en disent certains. Il dit que nous sommes tous coupables **suite** au péché d'Adam, mais il dit précisément à la fin du verset que cela se fait « *parce que tous ont péché.* » Parce que nous sommes les descendants d'Adam, nous sommes nés dans l'indépendance de Dieu et nous péchons tous, mais notre culpabilité relève de notre propre péché et non de celui d'Adam.

La différence peut sembler minime, sans importance. Mais ce n'est pas le cas. Certains systèmes théologiques enseignent que la mort de Christ nous délivre de la culpabilité du péché d'Adam, mais nous laisse personnellement responsables de notre propre péché. Nous devons donc payer le prix de notre propre péché, soit par nos œuvres soit par nos souffrances, dans cette vie ou après la mort. Comprendre que nous ne sommes pas condamnés à cause du péché d'Adam mais à cause de notre propre péché nous montre l'erreur de tels systèmes : la mort de Christ nous délivre du péché dans lequel nous nous trouvons suite au péché d'Adam, mais non du péché d'Adam lui-même puisque nous n'en sommes pas responsables. Lévitique quatre nous aide à comprendre cette implication importante de l'enseignement de Paul dans Romains 5.12.

Quant au déroulement du sacrifice pour le péché d'un particulier, même d'un chef, il est bien plus simple que pour un sacrifice

qui concerne tout le peuple. Tout d'abord, l'animal est d'une valeur moindre (un bouc pour un chef, une chèvre ou une brebis pour une personne ordinaire). Ensuite, le partage des rôles est celui que nous trouvons habituellement dans les sacrifices, puisque le sacrifice ne concerne pas le sacrificateur qui s'en occupe. Le sang n'est pas aspergé devant l'Éternel non plus, et la victime n'est pas brûlée à la fin du sacrifice. En fait, le texte ici ne nous dira pas ce que devient le reste de l'animal, une fois que la graisse et d'autres parties ont été brûlées, mais Lévitique 6.19 nous montrera que la viande appartient aux sacrificateurs, qui la mangeront. (Précisément, c'est au sacrificateur qui fait le sacrifice que revient la viande.)

Il est intéressant de constater qu'un sacrifice pour le péché de tout le peuple (ou du souverain sacrificateur, ce qui revient au même) ou d'un chef du peuple est un mâle, mais le sacrifice pour le péché d'une personne ordinaire est une femelle. Aucune explication de cette différence n'est jamais donnée. D'habitude, dans l'élevage de bêtes, les femelles sont considérées comme d'une valeur supérieures aux mâles, puisqu'elles produisent du lait et portent les petits. Il n'est pas dit pourquoi un chef du peuple apporte un bouc comme sacrifice tandis qu'une personne ordinaire apporte une chèvre, ou une brebis. On notera toutefois qu'il n'est jamais question d'un sacrifice pour le péché qui est un agneau, puisqu'un agneau est mâle. Si un sacrifice pour le péché vient des moutons, ce serait une agnelle plutôt qu'un agneau. Ce détail a son importance ; nous y reviendrons en parlant des sacrifices de culpabilité.

Un détail amusant se trouve dans le verset 35 : alors que Lévitique répète normalement tous les détails fastidieux et soporifiques pour chaque sacrifice, le texte ici ne le fait pas. Au lieu de répéter les instructions concernant la graisse de la victime, quand il s'agit d'une brebis, renvoi est simplement fait aux instructions concernant le sacrifice de communion !

### **Cas de culpabilité et procédé à suivre : Lévitique 5.1-6**

C'est ici que, pour la première fois, le texte va vraiment au-delà des modalités des sacrifices et indique les raisons pour ce type de sacrifice. Il y a d'ailleurs une progression dans ce sens ; déjà dans le chapitre 4 il y avait quelques petites indications qui ne relevaient pas des modalités (notamment la précision que le péché dont il est question est involontaire) et dans la prochaine section (sur les sacrifices de culpabilité) le texte ne dira pratiquement rien sur les modalités techniques et insistera énormément sur les cas où il faut offrir ce type de sacrifice.

D'abord, les versets 1 à 4 indiquent les cas de culpabilité qui concernent les sacrifices pour le péché. Il n'est pas dit que ces indications sont exhaustives ; elles sont peut-être bien indicatives. Toutefois, il y a trois cas qui sont mentionnés ici :

Le refus de témoigner (verset 1). Notons qu'il ne s'agit pas uniquement du faux témoignage, mais aussi du refus de témoigner dans un procès quand on sait qu'un délit a eu lieu. Protéger le péché d'autrui nous rend complice de ce péché.

Impureté cérémonielle (versets 2 et 3). Ceci nous montre que la culpabilité ne résulte pas uniquement de ce qu'on choisit de faire. Elle peut être le résultat de ce qu'on a fait sans s'en rendre compte, ou par le simple **contact** avec ce qui est impur, ou les deux en même temps.

Toutefois, on a l'impression d'après ce texte, et en le comparant avec des passages comme Lévitique 11.25 et 28, 15.5, parmi d'autres, que cette impureté relève d'une négligence coupable. Il y a des impuretés qui sont inévitables (ceux qui s'occupent des malades, ceux qui doivent enlever les carcasses des bêtes impurs, même les rapports sexuels) et qui ne résultent nullement d'un comportement mauvais. Les textes concernant ces cas, dans les chapitres 11 à 17, semblent indiquer qu'une telle impureté exige de se laver, mais disparaît au bout de quelques heures automatiquement, sans qu'il soit question d'un sacrifice pour le péché.

Même en tenant compte que l'impureté relève d'un contact avec ce qui est impur par négligence, ceci devrait nous faire réfléchir. Nous avons élaboré tout un programme autour de la notion que personne n'est coupable à moins d'être entièrement maître de soi-même et d'avoir choisi délibérément de faire du mal. Même dans ce cas nous cherchons autant de circonstances atténuantes que possible pour disculper la personne après tout.

Lévitique, en revanche, nous montre qu'il peut y avoir culpabilité sans véritable décision personnelle d'entrer en contact avec ce qui est impur. Cette culpabilité est réelle et entraîne les mêmes sacrifices que la culpabilité qui résulte effectivement de la véritable responsabilité. La négligence peut être aussi coupable que le mal délibéré : « Si quelqu'un sait faire le bien et ne le fait pas, il commet un péché » (Jacques 4.17).

Le troisième cas de culpabilité mentionné, enfin, concerne les vœux (verset 4). Mais ici, le texte n'est pas très clair. Il ne dit pas, notamment, que le vœu n'est pas accompli. S'agit-il donc d'un sous-entendu, comme quoi on n'a pas fait ce qu'on s'est engagé de faire, ou le problème est-il ailleurs ?

On serait tenté de rapprocher ce texte de l'enseignement de Jésus dans Matthieu 5.33-37. Ce rapprochement est peut-être justifié. Toutefois, ce que dit Jésus ne semble pas tourner précisément sur le fait de faire un vœu, mais sur le fait de jurer *par quelque chose*. Les Juifs de son époque – et notamment les Pharisiens – avaient élaboré tout un système de vœux qui lient et de vœux qui ne lient pas, selon qu'on a juré par telle chose ou telle autre chose. Jésus n'est pas en train de dire que nous ne devons jamais nous engager solennellement à faire quelque chose ; au contraire, il veut que nous comprenions que notre simple accord (sans « formule » quelconque) nous engage tout autant que n'importe quel vœu.

Si Jésus lui-même nous dit que nous devons faire ce que nous avons promis de faire, on comprend difficilement que Lévitique nous dirait qu'un tel engagement nous rend coupable de péché. Le plus simple est donc de penser que le vœu n'est pas accompli, bien que ce ne soit pas dit explicitement dans le texte. Même si on ne s'est pas rendu compte dans quoi on s'engageait, même si ce qu'on a promis de faire s'avère très difficile ou même désavantageux pour celui qui s'est engagé de le faire (ce qui est peut-être le sens des mots « faire du mal »), il faut garder sa parole. Ne pas le faire entraîne la culpabilité.

Les versets 5 et 6 disent ce qu'il faut faire en cas de culpabilité. La première démarche est la confession. La confession dans la Bible est le fait de reconnaître son péché, l'appeler par son nom. Il ne s'agit pas de l'avouer tout en se donnant des excuses, comme l'a fait le roi Saül dans 1 Samuel 13.11-12 et 15.20-21, mais de reconnaître véritablement son péché. David est appelé un homme selon le cœur de Dieu, pourtant il a commis des péchés au moins aussi graves, en ce qui concerne les conséquences humaines en tout cas, que Saül. Pourtant, quand David est confronté avec son péché, il n'offre pas d'excuses. Il le reconnaît tout simplement (2 Samuel 12.13). La grâce de Dieu peut sauver le pire des pécheurs qui reconnaît sa culpabilité, mais sans cette confession l'homme reste dans son péché.

La deuxième démarche à faire, d'après le verset 6, est d'offrir un sacrifice pour le péché, ce qui renvoi aux textes du chapitre quatre. Toutefois, il y a de nouveau un problème dans le texte ici. Dans le verset 6 (ainsi que le verset 7), le texte hébraïque dit littéralement : « sacrifice de culpabilité ». Pourtant, il est clair que nous ne sommes pas dans le contexte du sacrifice de culpabilité (qui va suivre, à partir du verset 14). Les deux sacrifices se distinguent l'un de l'autre, mais il y a tout de même confusion. Le sacrifice de culpabilité étant en fait une variation du sacrifice pour le péché, ce n'est pas toujours parfaitement clair quand il y a l'un et quand il y a l'autre.

### **Sacrifice pour le péché dans le cas d'une personne pauvre : Lévitique 5.7-10**

D'après les versets 7 à 10, un pauvre peut apporter des oiseaux comme sacrifice. Dans Lévitique 1.14-17, les instructions pour offrir un oiseau en holocauste étaient données. Le verset 14 du chapitre 1 parle *des* oiseaux, au pluriel, mais les instructions par la suite semblent parler d'un seul oiseau. Ici, nous voyons que c'est parce qu'un des oiseaux sert de sacrifice pour le péché et l'autre d'holocauste. C'est pourquoi il est question de plusieurs et d'un seul dans le même cas.

Ce texte du chapitre cinq nous donne donc une information qui n'était pas présente dans le chapitre un. Un sacrifice d'oiseaux est permis quand la personne est trop pauvre pour se payer un agneau ou une chèvre. La culpabilité est la même pour un riche comme pour un pauvre, mais la loi reconnaît les différences dans les moyens financiers. Autrement, la loi conduirait tout droit à la notion du pardon qui s'achète et serait ainsi réservé aux riches. Ce serait exactement le contraire de la notion de la grâce offerte également à tous en Jésus Christ, que la loi **veut** représenter. La grâce de Dieu permet le même pardon pour un pauvre que pour un riche. Mais les versets suivants vont nous montrer que la grâce de Dieu va encore plus loin que cela.

### **Le cas d'une personne encore plus pauvre : Lévitique 5.11-13**

Les versets 11 à 13 nous disent que si la personne est tellement pauvre qu'elle n'a même pas de quoi s'acheter des oiseaux comme sacrifice, elle peut offrir de la farine. Il est question d'une dixième d'épha de fleur de farine. L'épha valait autour de 22 litres, ce qui veut dire qu'il est question d'apporter un peu plus de deux litres de farine. Pourtant, c'est bien un sacrifice pour le péché et non une offrande ; il n'y aura donc ni huile ni encens ajouté comme le précise le verset 11.

Ce qui est étonnant, c'est que nous avons ici un cas où il y a pardon sans effusion de sang. Le but de la loi est de préfigurer les réalités spirituelles devenues explicites en Jésus Christ, qui a versé son sang pour nous racheter. Hébreux 9.22 relève explicitement ce symbolisme : « Selon la loi, presque tout est purifié avec du sang ; et sans effusion de sang, il n'y a pas de pardon. »

Cette exception au principe de base est importante. La loi préfigure, de façon symbolique, la réalité spirituelle qui se trouve en Christ. Pourtant, ici, le symbolisme est sacrifié à la nécessité économique. Le symbolisme est important, mais Dieu ne veut pas écraser les pauvres pour une question symbolique.

Puisque la Bible reconnaît, même dans le cas aussi important que le sacrifice pour le péché, que le symbolisme n'est pas à



faire passer avant les nécessités du vécu, nous devons en tirer les conclusions. Il y a trop souvent des cas où les croyants veulent faire quelque chose « dans les règles », sans comprendre qu'il y a des exceptions à ces règles.

Un exemple serait la façon de prendre la Cène. Dans le pur respect du symbolisme originel, cela devait se faire avec du vin, dans une coupe unique. Mais des cas pratiques comme la présence dans le groupe d'un ancien alcoolique, d'une personne à la santé particulièrement fragile, d'une personne qui a une maladie contagieuse, ou même d'un groupe trop nombreux pour une seule coupe, peuvent justifier des changements dans la pratique « traditionnelle ». Ceux qui s'attachent excessivement au symbolisme, sans reconnaître que des nécessités pratiques peuvent justifier des exceptions aux symboles, montrent qu'ils n'ont pas saisi la portée de l'enseignement de Lévitique 5.11-13.

Il y a bien d'autres exemples aussi. Tout le débat de Matthieu 12.1-8, porte sur ce même principe. Jésus l'a compris, mais non les Pharisiens. Retenons donc la leçon du sacrifice pour le péché sans effusion de sang : le symbolisme d'un geste sacré peut être valablement sacrifié à la nécessité pratique d'une situation qui n'est pas ordinaire.

## Chapitre 7 : Les sacrifices de culpabilité (Lévitique 5.14-26)

Un sacrifice de culpabilité est manifestement une variation du sacrifice pour le péché. C'est ce qui explique d'ailleurs le fait que pratiquement rien n'est dit ici sur les modalités de ces sacrifices. Le texte en donnera les précisions plus tard (dans Lévitique 7.1-7) et les modalités seront effectivement les mêmes que celles du sacrifice pour le péché, mais pour l'instant ce n'est pas spécialement important.

La seule différence en ce qui concerne la nature du sacrifice lui-même est que l'animal est un mâle (un bœuf) plutôt qu'une femelle. Rien dans ce texte ne laisse supposer que le sacrifice peut être autre qu'un bœuf (il n'est pas question d'un bouc), mais il est au moins possible que les provisions pour des sacrifices moins onéreux pour les pauvres s'appliquaient aux sacrifices de culpabilité également. En tout cas, la valeur du sacrifice était variable ici par un autre moyen. Le verset 18 indique que le sacrificateur imposait selon son évaluation (du tort commis ? des moyens de la personne ? Ce n'est pas précisé) la valeur de la bête à apporter.

Ce qui distingue le plus clairement le sacrifice pour le péché et le sacrifice de culpabilité est le fait que le sacrifice de culpabilité est offert quand il y a eu tort envers quelqu'un, surtout un tort qui peut être réparé. Certaines traductions d'ailleurs l'appellent le « sacrifice de réparation », puisqu'il est question de réparer le mal qui a été fait.

Le texte d'Ésaïe 53.10 dit précisément que Jésus se livre en sacrifice de culpabilité. (Certaines traductions ne sont pas claires sur ce point et disent plutôt « sacrifice pour le péché », mais le texte originel est précis.) Cela veut dire qu'il paye le prix du péché même quand il y a eu tort envers quelqu'un. Autrement, la mort de Christ ne sauverait pas un voleur, par exemple, puisque le sacrifice pour le péché ne couvre pas ce cas là.

C'est là qu'il est intéressant de noter que le sacrifice pour le péché, quand il vient des moutons, est une femelle tandis que le sacrifice de culpabilité est un mâle. Jésus est effective l'Agneau de Dieu, et non l'agnelle. Jésus **est** un sacrifice pour le péché, bien sûr, le seul d'ailleurs qui est vraiment valable. Tout sacrifice de culpabilité est un sacrifice pour le péché, puisque le sacrifice de culpabilité en est une variation. Toutefois, Jésus est précisément un sacrifice de culpabilité, ce qui a quelques implications importantes.

Les versets 15 et 25 parlent de la culpabilité envers l'Éternel ; c'est en vue de cette culpabilité spirituelle que le sacrifice est offert. Mais les versets 16 et 24 parlent aussi de restitution. La culpabilité est devant Dieu, mais la restitution se fait envers la personne qu'on a fraudée. La section sur les sacrifices de culpabilité introduit donc une notion très importante, faisant cette distinction entre le péché et le tort commis. Le péché est toujours envers Dieu (ce qui explique pourquoi David, dans le Psaume 51, verset 6, dit : « J'ai péché contre toi, contre toi seul », alors qu'il avait commis des actes si graves envers Bath-Chéba et son mari, Urie), mais le tort peut être envers des êtres humains.

Tout péché ne veut pas dire qu'il y a eu tort envers quelqu'un, encore moins un tort « chiffrable » et réparable. Mais quand il y a eu un tel tort, la loi ne les confond pas. C'est pourquoi il y a, dans de tels cas, deux choses à faire et non pas une seule. Le sacrifice de culpabilité est offert pour le péché (il fonctionne, pour ce qui est du péché lui-même, exactement comme tout autre sacrifice pour le péché), mais il faut **autre chose** pour le tort commis : la réparation, avec 20% de « dommages et intérêts ».

Faire la différence entre les deux nous aide aussi à comprendre la différence dans la gravité de ce que nous faisons. Nous disons couramment qu'aucun péché n'est plus grave qu'un autre et, dans un sens, c'est vrai. Tout péché nous coupe de Dieu et tout péché mérite la mort. Mais il est incontestable que certains actes sont plus graves que d'autres. Jésus nous dit que le fait de haïr quelqu'un revient à le tuer, par exemple. Cela est vrai en ce qui concerne le péché, qui relève de l'attitude du cœur. Mais le **tort** envers la personne dans les deux cas n'est pas du tout le même. Dans le sens de leur effet sur ceux qui nous entourent, certains péchés sont effectivement bien plus graves que d'autres.

Ces deux aspects de nos mauvais agissements sont bien différents et il ne faut pas les confondre. Le sacrifice ne répare pas le tort commis et ne dispense pas du besoin de réparation. La réparation ne paye pas le prix du péché. La confusion dans un sens ou l'autre serait grave.

Croire que le prix du péché est payé parce qu'on a réparé le mal commis, c'est tomber tout droit dans la notion du salut par les œuvres. Le tort est sur un plan humain (même quand il s'agit de choses « consacrées à Dieu » comme dans les versets 14 à 16, car ces choses servent à maintenir les Lévites) alors que le péché est envers Dieu. Réparer le tort envers les hommes – quand cela peut se faire – n'a strictement aucune incidence sur le péché envers Dieu. Notre pardon vient uniquement de la mort de Christ pour nous et non des réparations que nous pouvons faire suite à nos torts envers d'autres.

Mais croire que le prix payé pour le péché suffit pour réparer le tort est tout aussi grave. Très souvent, nous faisons du mal à d'autres dans notre péché et, si c'est le cas, le pardon en Christ laisse totalement intact notre responsabilité de rétablir l'autre, autant que possible. Cela est tout simplement la manifestation de l'amour pour lui. Celui qui ne veut pas réparer ses torts sous prétexte que Christ le pardonne indépendamment de ses œuvres a correctement compris le pardon mais s'est trompé sur l'amour.

Accepter le pardon en Christ n'a pas d'autre utilité que de nous permettre de revenir à Dieu. Revenir à Dieu, c'est revenir à l'amour, à sa loi d'amour parfait les uns envers les autres. Revenir à l'amour, c'est vouloir réparer le mal qu'on a fait, autant que possible. Ce n'est pas à faire en vue d'obtenir le pardon de Dieu, mais c'est à faire par amour pour l'autre. En fait, celui qui ne veut pas le faire est toujours en train de choisir le péché. Nous avons déjà vu avec le sacrifice pour le péché qu'il n'y a pas pardon pour la personne qui **choisit** le péché.

Vouloir le pardon en Christ mais ne pas vouloir réparer son tort envers l'autre, c'est se préoccuper davantage de la punition du péché que du péché lui-même. Ce problème est assez répandu dans certains milieux chrétiens. Mais le but de Christ est de nous délivrer du péché, nous rendre saints afin que nous puissions vivre en parfaite communion avec Dieu lui-même. Nous délivrer de la punition de nos péchés n'est qu'un aspect. Ce n'est même pas l'aspect le plus important. Le but de l'évangile est de nous réconcilier entièrement avec Dieu et non simplement de nous faire éviter l'enfer.

Si nous désirons ce que Dieu nous offre dans le salut, nous voulons nous détourner du péché. Bien sûr, nous n'y arriverons jamais par nos efforts ; la transformation qui nous délivre du péché est **aussi** une œuvre de la grâce de Dieu, effectué uniquement par son pouvoir souverain. Mais il agira en nous dans la mesure où nous lui donnons le droit de le faire. Il ne violera pas la liberté de choix qu'il nous a donné lui-même.

Si mon péché se manifeste par un tort envers un autre, et si je désire réellement me détourner du péché, dans la mesure où Dieu me rend conscient de ce problème je désirerai très naturellement rétablir celui à qui j'ai fait tort, dans la mesure du possible. Cela nous place donc carrément dans le contexte du sacrifice de culpabilité. Jésus-Christ est un sacrifice de culpabilité : sa mort paye entièrement et unilatéralement le prix de mon péché, sans que j'aie à faire quoi que ce soit pour « mériter » ce pardon, mais il me reste toujours, par amour pour l'autre, de réparer ce que j'ai fait, si cela peut se faire.

Cela nous donne un programme en trois étapes quand il y a péché avec tort envers quelqu'un :

1) **Confession** (Lévitique 4.5). Il faut reconnaître son péché, sans en trouver des excuses ou prétendre que rien n'a été fait. Il est impossible d'aller de l'avant spirituellement sans reconnaître la réalité de son péché.

2) **Repentance**. Il faut se détourner du péché, choisir de revenir à Dieu. Ce changement dans la disposition du cœur (c'est le sens premier du mot « repentance ») se manifeste extérieurement dans le comportement. Entre autres, il se manifestera par l'amour de Dieu qui nous caractérise de plus en plus, ce qui nous amène directement au troisième point :

3) **Réparation** (autant qu'elle est possible). On ne répare pas *pour être pardonné* mais par amour pour la personne à qui on a fait tort. Si on n'est pas motivé par cet amour, on est toujours dans le péché et il n'y a pas eu ni vraie confession ni vraie repentance.

Le contenu de cette section se divise en trois cas de péché qui nécessitent un sacrifice de culpabilité. Comme la liste dans les quatre premiers versets du chapitre, concernant les sacrifices pour le péché, il n'est pas dit que cette est exhaustive. En fait, il est pratiquement certain que cette liste n'est pas exhaustive, puisque Lévitique 19.20-22 décrit un cas qui nécessite un sacrifice de culpabilité mais qui ne semble pas être mentionné ici (à moins de l'inclure dans le deuxième cas, celui du verset 17.)

Il est fort possible, d'ailleurs, que la présence de ces listes (qui manquaient totalement pour les autres sacrifices, alors que nous aurions aimé avoir bien plus de détails sur les cas où on offrait un holocauste ou un sacrifice de communion) se justifie par la nature tellement proche des sacrifices pour le péché dans le sens ordinaire, et des sacrifices de culpabilité. Ces listes servent peut-être essentiellement à illustrer les types d'offenses qui nécessiteraient l'un ou l'autre de ces sacrifices.

### **Premier cas : infraction à l'égard des choses consacrées à l'Éternel : Lévitique 5.14-16**

Il s'agit ici d'une « fraude » envers Dieu. Cela peut être le cas de quelqu'un qui n'a pas offert à Dieu ce qui devait être offert (c'est ce dont il est question dans Malachie 3.8-10), ou de quelqu'un qui utilise pour lui-même ce qui est saint. Cela revient au même, en fait, puisque ce qui doit être présenté à Dieu est considéré comme lui appartenant déjà. Si on ne le donne pas, on

est en train d'utiliser pour soi-même ce qui appartient à Dieu, c'est à dire ce qui est saint.

C'est un cas où non seulement le péché mais aussi le tort est envers Dieu. Toutefois, le tort est tout de même d'une autre nature que le péché. Le péché, dans un tel cas, est dans l'attitude du cœur qui ne veut pas se soumettre entièrement à Dieu (comme pour tout autre péché) mais le tort est d'une nature très pratique. Il est dans le domaine matériel et il est même facilement quantifiable. Ce tort affecte aussi des être humains, d'ailleurs, puisque ce qui est donné « à Dieu » n'est pas réellement pour Dieu lui-même (qui n'a pas besoin d'aide de notre part, comme l'apôtre Paul le dit si clairement dans Actes 17.24-25) mais pour les pauvres et les Lévites.

### **Deuxième cas : actes illicites en infraction aux commandements de Dieu : Lévitique 5.17-19**

Ce cas nous pose problème et les exégètes sont d'opinions diverses sur la façon de comprendre ce texte. Il se peut que ce cas se distingue du précédent simplement par le fait qu'il est question de ce qui est commis plutôt que de ce qui est omis et que la réparation est sous-entendue. Pourtant, le texte ne mentionne pas la réparation (alors qu'il le fait pour le troisième cas, ce qui argumente contre l'idée que cela « va de soi » parce qu'il avait déjà été précisé dans le premier cas) et ne limite pas explicitement l'infraction à ce qui concerne les choses de Dieu.

En fait, le plus simple est de supposer qu'il s'agit ici de cas où on ne peut pas fixer un chiffre pour réparer le tort. A ce moment-là, on se demande pourquoi un tel cas exige le sacrifice de culpabilité plutôt que le sacrifice pour le péché. Peut-être que c'est parce qu'il y a effectivement eu un tort envers autrui, même si la réparation n'est pas réellement possible, du moins dans un sens auquel on peut fixer un chiffre. (Si j'insulte quelqu'un, par exemple, il y a non seulement péché envers Dieu mais également tort envers la personne. Pourtant on ne pourrait pas chiffrer le tort pour qu'il puisse y avoir « restitution avec 20% de dommages et intérêts ».)

Lévitique 19.20-22 décrit justement un cas où il y a péché qui implique une autre personne (la fille, mais aussi le fiancé de la fille) et pour lequel il faut offrir un sacrifice de culpabilité, sans qu'il y soit question de réparation. D'ailleurs dans ce cas on voit effectivement qu'il serait difficile de chiffrer le tort commis.

### **Troisième cas : témoignage préjudiciable envers un autre : Lévitique 5.20-26**

Ici encore, il n'est pas parfaitement clair de quoi il s'agit. La fin du verset 22 semble indiquer que ce qui est dit est seulement indicatif. En tout cas, ce qui est clair, c'est qu'il y a tort envers autrui. De ce fait, en plus du sacrifice de culpabilité, pour le péché, il y a aussi restitution avec 20% de la valeur en plus.

Il est à noter que ce paragraphe est rattaché au chapitre 6 dans la quasi-totalité des versions de la Bible en langue anglaise, tandis qu'il fait partie du chapitre 5 dans la quasi-totalité des versions en français. De ce fait, chez les anglophones, le chapitre 5 ne comporte que 19 versets tandis que le chapitre 6 en comporte 30. Ici, évidemment, c'est le découpage courant chez les francophones qui est utilisé. Ce découpage semble bien plus logique, d'ailleurs, parce que même s'il n'est pas entièrement clair quel est le cas précis dont il est question, cela se rapporte à un cas de culpabilité et a donc sa place dans le chapitre 5, avec les instructions sur le sacrifice de culpabilité.

## Chapitre 8 : Instructions supplémentaires (Lévitique 6 et 7)

Les chapitres six et sept constituent une sorte d'annexe sur les sacrifices. On y trouve un tas de détails supplémentaires, parfois très intéressants, qui ne figuraient pas pour la plupart dans les chapitres précédents. Cette section passera en revue toutes les catégories de sacrifices que nous avons vues, presque dans l'ordre utilisé dans les chapitres 1 à 5. Il y a pourtant deux déviations de cette ordre :

1) Après les offrandes il y aura un paragraphe sur « l'offrande d'investiture », l'offrande spéciale qui se fera lors de l'onction des sacrificateurs. La conclusion à cette section (Lévitique 7.37-38) considère ceci comme une catégorie à part, mais il s'agit après tout d'une variété d'offrande. Ceci constitue donc une déviation extrêmement mineure de l'ordre initial.

2) Les instructions sur les sacrifices pour le péché et les sacrifices de culpabilité viendront avant les instructions sur les sacrifices de communion (ou sacrifices de reconnaissance). Aucune explication n'est donnée sur la raison de cette modification de l'ordre.

Il y a également ici d'autres indications relatives aux sacrifices et le rôle des sacrificateurs, mais elles ne sont pas toujours groupées selon cette classification. Elles se retrouvent surtout à la fin et concernent souvent des choses qui touchent à plusieurs types de sacrifices ou à un aspect plus général, ce qui les rend difficiles à classer par type de sacrifice.

Il n'est pas facile d'établir la raison d'être de cette section. S'il y avait une différence claire entre le type d'instructions données ici et celles qui se trouvent dans les sections principales (dans les chapitres précédents), on comprendrait pourquoi ces instructions sont groupées à part. Mais ce n'est pas le cas ; on identifie mal un critère qui permet de distinguer les deux. Il est vrai qu'une très grande partie des instructions ici sont d'ordre « technique », destinées aux sacrificateurs plutôt qu'au peuple, mais c'était le cas d'une bonne partie de ce qui était contenu dans les grandes sections également et ce n'est **pas** le cas de tout ce qui se trouve dans cette section. Il y a même certaines choses ici qui sont de simples répétitions (parfois des élaborations) des instructions déjà données.

L'explication la plus vraisemblable est de penser qu'il s'agit simplement d'instructions données un peu plus tard, comme le premier verset du chapitre 6 pourrait l'indiquer. Comme Moïse ne disposait pas d'un ordinateur avec traitement de texte, il ne pouvait pas simplement revenir sur chaque section pour incorporer le matériel supplémentaire...

En tout cas, l'existence de cette section argumente contre le « thèse documentaire » des libéraux. S'il y avait réellement un « éditeur » qui aurait mis ensemble les « livres de Moïse » à partir de plusieurs textes différents, il aurait pu très bien mettre ces instructions avec les autres instructions dans chaque catégorie de sacrifice. Cela aurait été bien plus simple pour l'utilisation ultérieure. Comme cela n'a pas été fait, on peut difficilement imaginer que quelqu'un a cherché à arranger le texte.

Note sur la numérotation des versets : Comme cela a été indiqué dans les notes sur le dernier paragraphe du chapitre 5, les anglophones utilisent un autre découpage du texte, qui met les versets 20 à 26 du chapitre 5 au début du chapitre 6. De ce fait, le chapitre 6, chez les anglophones, comporte 30 versets. Ici, bien sûr, nous utilisons le découpage qui fait pour ainsi dire l'unanimité parmi les francophones, mais le décalage est signalé pour ceux qui auraient l'occasion de travailler le texte dans une version en langue anglaise.

### Instructions supplémentaires sur les holocaustes : Lévitique 6.1-6

Le supplément concernant les holocaustes est assez bref et donne surtout les instructions pour le feu. Les holocaustes restent « jusqu'au lendemain » sur l'autel, ce qui veut dire que le feu continue de brûler toute la nuit. Les sacrificateurs n'éteignent pas le feu à la fin de la journée.

Chaque matin il faut enlever les cendres de l'autel. Il est précisé que ceci se fait en portant les vêtements des sacrificateurs et non des vêtements ordinaires. Autrement dit, il est « en tenu ». Ceci vient du fait de s'approcher de l'autel et du feu sacré. On pourrait penser que pour ce travail « salissant » un sacrificateur mettrait des vêtements ordinaires, mais comme il s'agit de toucher à ce qui est sacré ce travail relève précisément de son rôle de sacrificateur. Cela est donc reflété dans sa façon de s'habiller. (En revanche, pour emporter les cendres hors du camp, il met des vêtements ordinaires, d'après le verset 4.)

Le sacrificateur n'enlève pas tout le feu pour autant. Au petit matin le feu est au plus bas, ce qui facilite le travail de celui qui est chargé d'enlever les cendres, mais il reste tout de même des braises. Celles-ci ne sont pas enlevées. Au contraire, on y ajoutera du bois pour que le feu reprenne. Les versets 5 et 6 précisent très clairement que le feu ne doit jamais s'éteindre. On pourrait imaginer que les sacrificateurs devaient allumer souvent des feux, pour brûler les sacrifices, mais en fait ils ne le

faisaient jamais. Au contraire, entretenir le feu pour pas qu'il s'éteigne, même lors des déplacements, faisait partie de leur charge sacrée.

## Instructions supplémentaires sur les offrandes : Lévitique 6.7-11

Le verset 7 donne des informations nouvelles, sur le lieu où l'offrande est présentée à Dieu. Tout le contenu du verset 8 est une répétition ; cette information se retrouve déjà dans Lévitique 2.2. Presque tout le reste des instructions sur l'offrande concerne la manière de manger ce qui n'est pas brûlé. Dans le chapitre 2, le début du verset 3 avait dit que ce qui restait était « pour Aaron et pour ses fils » mais ne donnait pas plus de détails que cela. Ici, il y aura en gros trois précisions sur la façon de le manger :

1) Seuls les sacrificateurs (avec les « futurs sacrificateurs » – ceux qui sont encore trop jeunes pour le service – et les « anciens sacrificateurs » – ceux qui ont dépassé l'âge pour le service – ce qui veut dire tous les hommes et garçons parmi les descendants d'Aaron – mais **non** tous les Lévites) peuvent en manger, car c'est une chose très sainte.

2) On ne peut pas en faire du pain levé. Ceci s'applique évidemment aux offrandes de farine, car les offrandes de pains, de gâteaux, ou de galettes sont déjà faites sans levain.

3) Ils peuvent le manger uniquement dans le parvis du tabernacle. Ils ne peuvent pas l'emporter à la maison, par exemple. Ceci garantit que seuls les hommes en mangeront, car les femmes – même les femmes des sacrificateurs – ne pouvaient pas entrer dans le parvis du tabernacle (ou, plus tard, le parvis intérieur du Temple).

Tout à la fin du verset 11, pourtant, il y a une précision très intéressante : tout ce qui touche (on pourrait aussi traduire « tous ceux qui touchent ») l'offrande deviendra saint.

Logiquement, si tout ce qui touche ce qui est saint devient saint, cela devait provoquer une sorte de « réaction en chaîne » qui transformerait presque tout. Mais la « logique » du symbolique n'est pas la logique rigoureuse de la science ; la transmission de la sainteté s'arrête au premier contact. Toucher quelque chose qui touche ce qui est saint ne rend **pas** saint, comme le montre clairement Aggée 2.12. Ceci est une provision nécessaire ; autrement **tout** deviendra saint par le fait qu'il existe une seule chose sainte sur la terre, ce qui rendrait la sainteté tout à fait banal. Il est peut-être difficile d'expliquer précisément comment le processus s'arrête, mais c'est le propre du cérémonial de s'adapter à la vie réelle au dépend d'une logique parfaitement rigoureuse.

C'est peut-être cette notion de la sainteté qui ne se communique pas à travers un objet interposé qui explique ce que Dieu demande à Moïse dans Exode 3.5 et ce que l'ange demande à Josué dans Josué 5.15. Garder ses sandales serait une manière de ne pas entrer en contact avec ce qui est saint.

En tout cas, cette notion de la sainteté communiquée par le contact est intéressante et nous oblige à réfléchir sur la sainteté. Cela donne l'impression que devenir saint est une chose facile ; il suffit de toucher à ce qui est saint. Pourtant, ce texte ne semble pas du tout promouvoir l'idée de rendre saint tout et tout le monde par le simple fait de les toucher avec des aliments consacrés.

Au contraire, Ézéchiel 44.19 et 46.20 montrent très explicitement que les sacrificateurs doivent prendre des mesures pour éviter de le faire. Il y est clairement sous-entendu que ces mesures sont pour la **protection** du peuple. L'usage dans Deutéronome 22.9 est encore plus clair : la personne est mise en garde contre des actions qui produisent la sainteté (avec le résultat qu'il ne pourra plus utiliser le produit de son travail, car le tout appartient à Dieu et ne peut qu'être donné aux sacrificateurs ou détruit). Pourquoi ce côté « dangereux » de la sainteté ?

L'explication réside dans la nature de ce qu'est la sainteté. La loi, on se rappelle, est une « ombre » des vraies réalités, une « image » de certaines vérités spirituelles. La sainteté est une qualité qui transforme toute une vie et non une caractéristique banale. Être saint, c'est être entièrement consacré à Dieu, totalement séparé de tout ce qui est profane, ce qui est sans rapport avec Dieu, ce qui est marqué par le péché. La sainteté nous permet de nous approcher de Dieu ; de ce fait, elle est indispensable pour la personne qui désire réellement vivre en relation avec Dieu comme nous le dit Hébreux 12.14.

Mais en même temps elle est extrêmement contraignante pour la personne qui ne désire **pas** vivre avec Dieu. C'est pour cette raison que Dieu ne peut pas « sauver tout le monde » comme cela est souvent suggéré. Bien sûr, dans sa toute-puissance il lui serait possible d'imposer la sainteté à tout le monde, d'obliger tout le monde à vivre en parfaite conformité à sa loi. Mais

contraindre quelqu'un à vivre dans la sainteté, contre sa volonté, ne lui rendrait pas service. Ce serait une violation totale de sa liberté. Dieu veut que nous choissions de marcher avec lui, mais si c'est un choix ce ne peut pas être une contrainte. Puisque c'est Dieu lui-même, dans sa souveraineté, qui a décrété que la vocation de l'homme est de marcher avec lui **volontairement**, il ne peut pas se contredire lui-même en violant cette possibilité de choisir.

Tout cela est représenté dans ce principe lévitique de transmission de la sainteté par contact. Devenir saint, c'est donc une contrainte et non quelque chose à faire à la légère. C'est la vocation de tout vrai croyant, mais même quand c'est fait volontairement, cela impose certaines limitations. Cela nous donne une vision bien plus élevée de la sainteté que celle que nous avons souvent. On ne peut pas choisir la vraie sainteté sans en comprendre les implications. La sainteté n'est pas un avantage pour la personne qui ne veut pas donner à Dieu tous les droits dans sa vie.

Le sacrificateur se rendra compte de ces contraintes, et sera donc en mesure de communiquer au peuple l'enjeu de la sainteté, quand tout ce qui touche ce qui est saint devient saint à son tour. Si le sacrificateur ne fait pas attention, il n'aura bientôt plus grand-chose qui puisse servir dans la vie de tous les jours, puisque tout sera devenu saint et réservé par conséquent à un usage dans le culte. Ce qu'il ne veut pas utiliser uniquement pour le culte ne doit **pas** devenir saint, de même que la consécration involontaire à Dieu serait extrêmement contrariante à une personne qui ne veut pas réellement marcher avec Dieu.

Pourtant, il y a aussi un aspect très positif de ce principe de la sainteté qui se transmet par contact. La vocation de ce qui est saint n'est pas uniquement de servir Dieu et Dieu seul, mais aussi de rendre saint ce avec lequel il entre en contact. De même, la vocation du vrai croyant, « appelé à la sainteté » comme Paul le dit dans Romains 1.7 et 1 Corinthiens 1.2, est de communiquer la sainteté à ceux qui nous entourent. Bien sûr, cela ne peut pas et ne doit pas se faire par contrainte. Toutefois, si nous sommes dans ce monde, c'est pour faire connaître la sainteté autour de nous.

Dans le culte lévitique, cela pouvait se faire simplement par le fait de toucher ce qui est saint mais cela est une image, une « ombre », une simplification de la réalité spirituelle. Nous ne pouvons pas transmettre la sainteté simplement par le fait de toucher d'autres et, si nous pouvions le faire, ce ne serait pas une bonne chose. Mais nous devons tout de même être en contact avec d'autres pour qu'ils puissent découvrir, à travers nous, ce qu'est la sainteté et pourquoi ils devaient choisir, eux aussi, de vivre dans cette sainteté.

### **L'offrande d'investiture : Lévitique 6.12-16**

L'offrande d'investiture est avant tout une offrande, c'est à dire un apport de farine en sacrifice à Dieu. Le fait que cette offrande soit appelée une « offrande perpétuelle » a donné lieu à des interprétations différentes. La plus répandue, surtout parmi les Juifs où elle fait la quasi-unanimité, est que le souverain sacrificateur l'offrait effectivement chaque jour, à partir de son investiture. Le sens du verset 16, qui dit que l'offrande sera entièrement brûlée sans qu'aucune partie ne soit mangée, est que ce principe va au-delà de la seule offrande dont il est question dans ce paragraphe. Il s'agit d'un principe générale pour toute offrande que peut offrir un sacrificateur dans quelque circonstance que ce soit.

### **Instructions supplémentaires sur les sacrifices pour le péché : Lévitique 6.17-23**

Ces instructions portent surtout sur deux considérations. D'une part, elles expliquent qui peut manger le sacrifice pour le péché. D'autre part, elles expliquent ce que deviennent les ustensiles qui auront servis à la cuisson, etc.

C'est ce texte qui explique que les parties du sacrifice pour le péché qui ne sont pas brûlées sont mangées par les sacrificateurs. Le verset 19 dit que c'est en premier au sacrificateur qui fait le sacrifice que revient la viande et précise qu'elle ne peut être mangée que dans le parvis du tabernacle. Le verset 22 ajoute que tous les hommes et garçons parmi les descendants d'Aaron peuvent en manger, ce qui laisse supposer que le sacrificateur à qui revient la viande peut la partager avec d'autres, à condition qu'ils soit eux-mêmes sacrificateurs (ou « futurs sacrificateurs » ou « anciens sacrificateurs »). Le verset 23 précisera que les sacrifices pour le péché qui concernent tout le peuple, ceux dont on apporte du sang dans le tabernacle, ne sont pas mangés puisqu'ils sont brûlés entièrement, hors du camp, comme cela avait été dit dans Lévitique 4.11-12 et 4.20-21.

Pour ce qui est des ustensiles qui auront servis à la cuisson, les versets 20 et 21 explique que, comme avec l'offrande, tout ce qui touche le sacrifice pour le péché deviendra saint. Ici aussi, on peut bien comprendre du texte que cette prescription va au-delà des objets qui sont mentionnés dans ces versets et s'applique aux personnes également. Cela expliquerait, d'ailleurs, pourquoi il ne peut être mangé que par ceux qui sont **déjà** consacrés à Dieu. Si d'autres en mangeaient, ils perdraient leur « liberté » et devraient se consacrer entièrement et désormais au service de Dieu dans le tabernacle.

Les prescriptions sur les objets que la viande aura touché donnent plutôt l'impression que ce qui entre en contact devient impur, puisqu'il est question de les laver ou même de les détruire. Pourtant le texte dit très clairement que ces choses deviennent saintes, consacrées. Mais comme ce qui est saint ne peut pas rester « sale » il doit être lavé. Ce qui ne peut pas être lavé est détruit par la sainteté et doit être brisée et jeté.

Cela illustre bien le principe de la sainteté de Dieu qui serait la mort de toute personne qui se présenterait devant lui en tant que pécheur. (Voir à ce sujet, entre autres textes, Exode 33.20, Juges 6.22-23 et 13.22, et Ésaïe 6.5-7.) Si Dieu n'intervient pas pour « purifier » celui qui vient devant lui, ce serait la mort de la personne.

### **Instructions supplémentaires sur les sacrifices de culpabilité : Lévitique 7.1-7**

Dans la section principale sur les sacrifices de culpabilité, au chapitre 5, il n'y avait pratiquement rien sur les modalités du sacrifice. Cela est un peu étrange, puisque la plus grande partie des instructions dans les cinq premiers chapitres concerne justement les modalités pour offrir les différents sacrifices, mais en fait les modalités du sacrifice de culpabilité se trouvent ici. Puisque le sacrifice de culpabilité est une variation du sacrifice pour le péché, et puisque le sacrifice de culpabilité prévu dans le texte est un bœuf, on n'est pas étonné de découvrir ici que les modalités sont tout à fait conformes aux modalités du sacrifice pour le péché quand il s'agit d'une brebis. On notera aussi dans le verset 7 que le texte distingue effectivement entre le sacrifice de culpabilité et le sacrifice pour le péché, tout en les rapprochant l'un de l'autre.

### **Ce qui revient à qui dans les sacrifices : Lévitique 7.8-10**

Cette partie est une sorte de parenthèse, qui n'entre pas dans le développement des lois supplémentaires dans l'ordre par catégorie. Elle concerne deux catégories différentes, l'holocauste et les offrandes. Toutefois, en triant cette information par catégorie, ces instructions auraient très bien pu être intégrées dans les sections respectives.

Il est question d'abord de la peau de l'holocauste. Le texte du chapitre un pouvait laisser comprendre que la peau était brûlée avec le reste de l'animal, mais en fait elle est gardée et appartient au sacrificateur qui a fait l'holocauste. Ceci peut paraître étrange, en vu du principe de l'holocauste qui est « entièrement consumé par le feu ». Comment peut-on considérer que l'animal est entièrement brûlé quand la peau est gardée ? Comme avec la sacrifice pour le péché pour une personne très pauvre, il semble qu'ici l'adhésion rigoureuse au symbolisme soit écartée en faveur d'une concession pratique.

Les versets 9 et 10 parlent des offrandes. Savoir à qui revient l'offrande (à part ce qui est brûlée comme mémorial, bien sûr) dépend du type d'offrande. Une offrande cuite, quelle que soit la manière de cuisson, revient au sacrificateur qui l'a présentée. Une offrande non-cuite revient à tous les sacrificateurs (y compris les « futurs » et « anciens ») sans distinction.

La raison pour cette différence, selon que l'offrande soit cuite ou non, n'est pas donnée. Il se peut que ce soit parce que la grande majorité des offrandes n'étaient pas cuites et cette règle permettait de « garder en réserve » la farine sans qu'il y ait besoin de distinguer ce qui appartenait à qui. Les pains et galettes déjà préparés, moins nombreuses que les offrandes de farine, pouvaient être attribués immédiatement aux sacrificateurs qui les avaient présentés. Mais cela reste une spéculation, basée sur le principe que les sacrifices lévitiques, tout en comportant un élément symbolique important, étaient très souvent agencés d'une manière très pratique en même temps.

Le texte distingue entre deux type d'offrande non-cuites, celles qui sont « pétries à l'huile » et celles qui sont « sèches ». Les offrandes pétries à l'huile sont les offrandes les plus ordinaires, décrites dans Lévitique 2.1-3, ainsi que (vraisemblablement) l'offrande de prémices décrite dans Lévitique 2.14-16. L'offrande sèche ne concerne que des cas particuliers. Le sacrifice pour le péché pour une personne extrêmement pauvre était de la farine sans huile (Lévitique 5.11). L'offrande de jalousie décrite dans Nombres 5.15 est aussi de cette nature.

### **Instructions supplémentaires sur les sacrifices de communion : Lévitique 7.11-21**

En fait, les instructions supplémentaires concernant les sacrifices de communion sont en deux parties. A partir du verset 28, jusqu'à la fin du chapitre, le sujet sera de nouveau les sacrifices de communion. Mais les versets 22 à 27 comporteront des instructions dont l'application est bien plus large, concernant non seulement tous les types de sacrifice mais même avec une application plus large que les sacrifices.

Nous voyons dans cela que l'ordre dans le chapitre sept est encore plus décousu que dans le chapitre six. Ceci complique un peu la tâche pour ce qui est de se retrouver dans les instructions, mais comme cela a déjà été dit, argumente contre la thèse libérale comme quoi tous les livres attribués habituellement à Moïse auraient été en réalité « arrangés » par un éditeur longtemps après l'époque de Moïse. Un éditeur qui n'est même pas capable de grouper les instructions par thème aurait fait



du très mauvais travail. En revanche, si Moïse a réellement rédigé le texte au fur et à mesure que Dieu lui donnait des précisions, on s'attendrait justement à trouver ce genre de désordre, quand Dieu devait revenir plus tard sur un sujet qui avait été traité auparavant.

Les quatre premiers versets de cette section concernent les offrandes qui accompagnent un sacrifice de communion quand il s'agit d'un sacrifice de reconnaissance. Trois offrandes différentes (dont deux qui sont cuites) doivent toutes accompagner le sacrifice de reconnaissance, plus une quatrième « offrande » de pains levés. Une partie de chaque offrande (y compris les pains levés) était présentée à l'Éternel et devenait la propriété du sacrificateur qui s'occupait du sacrifice. Il semblerait qu'en fait il y avait plusieurs pains ou galettes de chaque catégorie et qu'un de chaque revient aux sacrificateurs. Rien n'est dit ici sur ce qui doit être brûlée comme mémorial, mais tout cela a déjà été précisé : une partie de chaque offrande ordinaire, mais aucune partie du pain levé. Rien n'est dit non plus sur ce que devenait la partie des offrandes qui n'était pas donnée au sacrificateur. Comme l'offrande est, d'une manière générale « très sainte », peut-être le reste revenait-il à l'ensemble des sacrificateurs. Peut-être aussi l'offrande d'un sacrifice volontaire constituait-elle une exception à cette règle, ce qui permettrait à d'autres d'en manger (comme la viande du sacrifice lui-même).

Les versets 15 à 21 concernent la consommation de la viande des sacrifices de communion. Ce n'est toujours pas dit qui mangera cette viande. En fait, à part certaines parties données aux sacrificateurs, elle était mangée par celui qui l'offrait, avec sa famille et/ou ses invités. La seule restriction était qu'il fallait être pur. La viande devait être mangée le jour même ou, s'il s'agissait d'un vœu ou d'une offrande volontaire, le lendemain au plus tard. Ce qui n'était pas mangé dans ces délais devait être brûlé. Si quelqu'un en mangeait le troisième jour, il se rendait coupable et le sacrifice était « annulé ».

Cette limite dans le temps relève vraisemblablement davantage de considérations sanitaires que d'illustration de principes spirituels. Dans une société où la réfrigération n'existait pas, on pouvait manger de la viande cuite le lendemain de sa cuisson, mais cela représenterait un maximum. La garder jusqu'au surlendemain représentait un risque alimentaire non négligeable. Pourtant, comme cette viande est « sacrée » on pouvait peut-être se poser des questions la concernant. Avait-on le droit de « jeter » ce qui est consacré à Dieu ? Cette instruction règle cela de manière claire : si la viande n'est pas mangée dans les temps, elle doit être brûlée.

Le cas d'un sacrifice de communion obligatoire est encore plus restrictif, puisque cela ne peut pas être « planifié à l'avance » pour une fête de famille, par exemple. De ce fait, si on ne peut pas manger la viande le jour où le sacrifice est offert, elle doit être brûlée. Toutefois, tout le monde peut en manger. Cela inclut par conséquent les sacrificateurs. Cette restriction plus stricte pour les sacrifices obligatoires va donc encourager ceux qui devaient offrir un tel sacrifice à un moment où ils ne peuvent pas utiliser toute cette viande si rapidement à en faire cadeau aux sacrificateurs. Comme les sacrificateurs vivent de leur service, cela leur sera utile, d'autant plus qu'il s'agit d'une viande qu'ils peuvent partager librement avec leurs familles et mêmes leurs amis.

La punition pour ceux qui en mangeraient plus tard est donc enracinée dans des considérations sanitaires, mais de ces considérations sanitaires il découle un principe spirituel utile tout de même. Avec cette limite stricte, chacun est encouragé à partager largement avec d'autres cette viande. Celui qui en garderait jusqu'au troisième jour, pour en manger tout de même, serait quelqu'un qui voudrait garder un maximum pour lui-même. Un tel égoïsme étant totalement en contradiction avec le principe même d'un sacrifice de communion, il est sanctionné sévèrement.

L'élément le plus étonnant dans ces instructions se trouve dans les versets 20 et 21 et concerne une personne impure qui mangerait de la viande d'un sacrifice de communion. Comme cette viande n'est ni « très sainte » (réservée aux seuls sacrificateurs) ni « sainte » (réservée aux familles des sacrificateurs), elle peut être mangée par des personnes ordinaires. Mais elle est tout de même « qorban », c'est à dire « donnée à Dieu ».

La sanction imposée à une personne impure qui mange cette viande semble très sévère : elle est retranchée de son peuple, ce qui semble indiquer une exclusion totale, une sorte d'excommunication de la nation d'Israël. Comme cette impureté n'est que cérémonielle, on peut s'étonner d'une telle punition. Mais le symbolisme ici est important, car il communique une leçon spirituelle fondamentalement importante. L'impureté cérémonielle est une illustration de l'impureté morale qui nous sépare de la communion avec Dieu. La personne qui mange ce qui est « donnée à Dieu » tout en étant (même provisoirement) impure est en train de dire : « On peut vivre dans l'impureté et pourtant profiter de la communion avec Dieu. » Si les instructions de Dieu rejettent cette notion avec une telle sévérité, c'est parce qu'il faut choisir : on peut vivre dans la saleté du péché ou dans la communion avec Dieu, mais essayer de vivre dans les deux en même temps est une abomination.

### **Instructions supplémentaires sur la graisse et le sang : Lévitique 7.22-27**

Ce paragraphe constitue la deuxième « parenthèse » dans les instructions sur les sacrifices. A la différence des versets 8 à

10, dont le contenu aurait pu très bien s'intégrer dans les sections appropriées, ces instructions vont bien au-delà d'un type de sacrifice donné. Pourtant, il est tout à fait logique de les donner ici, juste après le paragraphe sur la consommation de la viande des sacrifices de communion, comme cela avait été fait dans le chapitre 3 : puisque la viande provenant des sacrifices de communion peut être mangée par tout le peuple et non uniquement par les sacrificateurs, il est utile de préciser que l'interdiction de consommer la graisse et le sang s'applique à tout le monde.

En ce qui concerne la graisse, Lévitique 3.17 avait déjà précisé qu'il ne fallait pas en manger. Ce texte revient donc sur ce qui a déjà été dit pour donner plus de précisions. D'une part, il précise explicitement ce qui était sous-entendu dans le chapitre 3, comme quoi l'interdiction de manger de la graisse s'applique à tous les animaux dont on peut manger la viande. Ce n'est donc pas un principe qui concernerait uniquement ce qui a effectivement été offert en sacrifice.

D'autre part, ce texte précise que la graisse des animaux qui ne sont pas offerts en sacrifice (pour ceux qui sont offerts en sacrifice, la graisse est brûlée) – même ceux qui sont morts tout seuls ou tués par d'autres animaux, ceux dont on ne pouvait donc pas manger la viande – **peut** servir à d'autres usages (savon, bougies, etc.). Le risque de le comprendre comme une source de « puissance vitale magique » n'existe pas dans un tel cas puisque cette pensée s'appliquait uniquement à ce qui était mangé.

Pour ce qui est du sang, ce texte n'ajoute presque rien à ce qui a déjà été dit sur l'interdiction de manger du sang, si ce n'est de préciser très explicitement qu'il s'agit d'une interdiction très générale. Elle s'applique partout, pour toujours, et concerne le sang de n'importe quel animal ou oiseau.

### **Les prélèvements sur les sacrifices de communion : Lévitique 7.28-36**

Aucune partie de la viande d'un sacrifice de communion n'est brûlée. La graisse et le sang, ainsi que certaines parties des organes, sont brûlés mais la viande est mangée. La plus grande partie de cette viande est remportée par la personne qui apporte le sacrifice, pour être mangée avec sa famille ou ses amis, mais deux parties sont prélevées pour les sacrificateurs. Cette section concerne surtout les précisions sur ces prélèvements.

D'une part, la poitrine est prélevée. Ensuite, elle est dédiée par un geste. On a pensé que ce « geste de la dédier » était simplement une sorte de balancement avec les mains, comme si on « jetait » ce morceau de viande à Dieu mais sans la lâcher des mains. Toutefois, dans Lévitique 8.27 Moïse va faire ce geste pour Aaron et ses fils et, dans Nombres 8.21, Aaron va le faire pour tous les Lévites. Il se peut donc que le geste ait été autre chose que ce que le mot semble indiquer, ou qu'il y avait des variations quand les circonstances le méritaient. En tout cas, par ce geste la poitrine est consacrée à Dieu sans être brûlée.

C'est la personne qui offre le sacrifice qui enlève lui-même la poitrine, ce qui montre l'étendue du problème de 1 Samuel 2.12-17. Les fils d'Éli violaient régulièrement plusieurs provisions claires de la loi de Dieu. Ils mangeaient (apparemment) de la viande avec la graisse, ils prenaient la partie qu'ils voulaient plutôt que ce qui leur revenait de droit et ils prenaient pour eux-même leur part, plutôt que de permettre à ceux qui offraient les sacrifices de la leur apporter. Par leur attitude, ils montrent un dédain complet de la loi de Dieu ; tout ce qui les intéressait était le fait d'avoir la viande qu'ils voulaient.

Pour ce qui est du geste par lequel la poitrine est consacrée à Dieu, il semble que ce soit les sacrificateurs qui le font. Le texte ici ne dit pas qui le fait mais lors de la consécration des sacrificateurs, quand Moïse a rempli le rôle de sacrificateur pour Aaron et ses fils, il est précisé aussi bien dans Exode 29.26 (quand les instructions ont été données) que dans Lévitique 8.29 (quand cela a été fait) que c'est Moïse qui a fait le geste. Ensuite, dans Lévitique 9.18-21, lors des sacrifices de communion du peuple, c'est Aaron qui a fait le geste. D'autres textes semblent confirmer ce principe, même si aucun ne le dit très clairement pour en faire une règle générale : c'est le sacrificateur qui fait le geste de dédier.

Après le « geste de la dédier », la poitrine revient aux sacrificateurs. Lévitique 10.14 précise qu'elle peut être mangée par les familles des sacrificateurs (y compris femmes et filles) et qu'elle n'a pas besoin d'être mangée dans le parvis du tabernacle. La seule restriction est qu'elle soit mangée dans un lieu pur (et, bien sûr, par des gens qui sont purs, comme Lévitique 7.18 avait déjà précisé – si ce principe est valable pour toute la viande du sacrifice, il l'est encore davantage pour les parties qui ont été consacrées à Dieu).

Ensuite, la cuisse droite est prélevée pour le sacrificateur qui fait le sacrifice. Là où la poitrine revient aux sacrificateurs d'une façon générale (pour leurs familles), la cuisse revient précisément au sacrificateur qui fait le sacrifice qui pourra la manger avec sa famille (femme et filles comprises) dans n'importe quel lieu pur. Apparemment, cette portion est dédiée aussi par un geste, mais le terme dans le texte original est différent. Il ne s'agit donc pas du geste classique utilisé pour la poitrine et pour tant d'autres choses dans les cérémonies lévitiques.

### **Conclusion sur les différents types de sacrifices : Lévitique 7.37-38**

Dans un sens, ces versets concluent les chapitres 6 et 7. Ils présentent la liste des sacrifices dans l'ordre donné dans ces deux chapitres au moins. Mais dans un autre sens ils constituent la conclusion sur les sept premiers chapitres du livre. Il y aura d'autres textes concernant les sacrifices dans le livre de Lévitique, mais toutes les instructions de base se trouvent dans cette première section, les chapitres un à sept.